Cahiers de l'ILSL, N°14, 2003, pp. 299-337

Discours sur la langue, idéologie et 'édification linguistique' dans la RSS de Biélorussie, 1920-1939

Curt WOOLHISER
Université du Texas / Université de Harvard

La langue biélorussienne 'littéraire'[1] moderne est apparue dans les deux premières décennies du XXème siècle, comme un produit typique de ce qu'on pourrait appeler «une planification linguistique par le bas», véhicule emblématique d'un mouvement nationaliste politiquement faible, mais en expansion. Le travail symbolique consistant à créer, à partir d'une multiplicité de dialectes sociaux et régionaux, une entité discrète, aux limites définies, en tant que «langue biélorussienne», était déjà bien avancé avec l'établissement de la seconde République socialiste soviétique de Biélorussie (RSSB) en 1920. Cependant, alors qu'après 1921 la politique linguistique à l'égard du statut et du corpus [*status and corpus planning*] dans la partie occidentale du territoire biélorussianophone, contrôlé par la Pologne, se déroulait à peu près comme dans les autres mouvements linguistiques européens à la même époque, les territoires biélorusses orientaux de la RSSB dans les années 1920-1930 furent la scène d'un programme infiniment plus ambitieux, bien que, finalement, ambigu, d'«édification linguistique», visant à faire entrer la codification du biélorussien dans un schéma soviétique plus large.

En dépit des circonstances socio-politiques particulières qui ont entouré l'émergence du biélorussien standard moderne[2], les traités d'histoire

---

[1] La notion de 'langue littéraire' (en russe : *literaturnyj jazyk*) est si spécifique à l'Europe orientale (il s'agit en gros d'une langue normée, à ne pas confondre avec la *langue de la littérature*) qu'on la notera ici toujours entre guillemets simples. [*NdT*]

[2] Parmi les langues slaves, c'est sans doute l'ukrainien qui présente le plus de traits communs avec le biélorussien, à cause de l'héritage de la domination

du biélorussien 'littéraire' tendent à minimiser la portée des fondements épistémologiques et idéologiques de la planification linguistique du biélorussien en RSSB dans la période cruciale de formation des années 1920-1930. Pour bien comprendre comment le biélorussien 'littéraire' a été fabriqué, il est essentiel d'examiner non seulement la relation entre l'intervention prescriptive et l'usage linguistique, mais aussi les représentations, dans les discours tant savants que profanes, sur les formes et les fonctions de la langue, sur les différences et similitudes entre les langues, les hiérarchies entre langues et leur relation aux hiérarchies sociales, et enfin les positions idéologiques et les intérêts socio-politiques que ces discours reflètent. Ces formes de discours sur la langue sont une expression importante des *idéologies de langue*, systèmes de croyances qui «prévoient et mettent en jeu les liens entre la langue et l'identité collective et personnelle, l'esthétique, la moralité, et l'épistémologie»[1].

Dans cet article, je vais examiner les discours sur l'«édification linguistique» en Biélorussie soviétique dans les années 1920-1930 sur la base des écrits des principaux participants aux débats sur la langue durant cette période : linguistes, écrivains, hommes politiques du Parti et de l'Etat. Mon objectif est double : d'abord mettre en évidence les idéologies linguistiques qui sous-tendent ces discours ainsi que les intérêts sociopolitiques et les questions auxquelles ils sont crucialement liés; ensuite tenter une première exploration de la façon dont les représentations idéologiques des différences et des similitudes entre les langues ont exercé une influence sur les résultats de l'«édification linguistique» en Biélorussie soviétique.[2]

Cet article est divisé en trois parties. Dans la première, je vais discuter le contexte sociopolitique du discours sur la langue en RSSB dans les années 1920, plus précisément la politique de «biélorussianisation», et la façon dont cette politique a été exprimée dans les discours du gouverne-

---

linguistique russe (et, dans une certaine mesure, polonaise) et d'une expérience commune d'administration soviétique.

[1] Woolard & Schiefflin, 1994, p. 55-56. A la suite de van Dijk (1997), j'utilise le mot idéologie au sens de «représentations mentales qui forment la base de la cognition sociale, c'est-à-dire du savoir partagé et des attitudes d'un groupe [...]. En plus d'une fonction sociale de coordination, elles ont également des fonctions cognitives d'organisation des croyances : à un niveau très général de pensée, elles disent aux gens ce qu'est leur 'position', et ce qu'ils doivent penser des questions sociales» (van Dijk, 1997, p. 29).

[2] Dans mon approche des aspects idéologiques du discours sur la langue je n'accorde pas un statut privilégié au discours spécialisé des linguistes professionnels : bien que souvent drapé dans la rhétorique de l'objectivité scientifique, il n'en est pas moins imprégné d'idéologie et marqué socialement.

ment, du Parti et des linguistes professionnels. Dans la deuxième partie, je vais étudier les représentations discursives du biélorussien standard en RSSB dans les années 1920, et la relation de ces discours aux efforts des planificateurs de langue pour remettre symboliquement en cause l'hégémonie linguistique du russe dans le domaine de la politique linguistique à l'égard du corpus. Enfin, dans la troisième partie, j'examinerai la nouvelle direction prise par le discours sur la langue et la planification linguistique dans la Biélorussie soviétique, associée à la «Révolution par le haut» stalinienne, ainsi que le rôle central joué par le marrisme dans cette évolution.

1. LA FONDATION DE LA RSSB ET LA BIELORUSSIANISATION

Le fait que la question de la langue ait été au cœur du projet nationaliste biélorussien répondait à l'intérêt professionnel et utilitaire croissant envers la langue des ethnographes, linguistes et membres de l'administration à la fin de la période tsariste. Il est certain que cet intérêt pour la langue comme marqueur fondamental des limites entre les collectivités s'insérait parfaitement dans une idéologie linguistique dominante en Europe, très clairement exprimée par les philosophes romantiques allemands, qui établissaient entre la langue et la nation une relation essentielle. Il n'y a ainsi rien de vraiment nouveau, du moins dans le contexte de l'Europe centrale et orientale, dans les discours du nationalisme ethnolinguistique biélorussien dans sa période de formation à la fin du XIXème siècle - début du XXème siècle. Ce qui est original, en revanche, et qui diffère de façon significative de l'expérience des mouvements actuels de «renouveau» linguistique dans les autres parties de l'Europe, est que, après l'incorporation à l'Union Soviétique de certaines parties du territoire biélorussophone, le discours du nationalisme ethnolinguistique biélorussien a été peu à peu moulé dans les termes du marxisme-léninisme, les communistes biélorusses nationaux et les compagnons de route nationalistes s'efforçant d'adapter leur programme aux positions du parti dirigeant.

Malgré la fusion apparemment réussie du bolchevisme et du biélorussisme au début des années 1920, les Bolcheviks, avant le Congrès panbiélorusse de décembre 1917 et la proclamation d'une République nationale biélorusse non-communiste en mars 1918, avaient montré très peu d'intérêt pour le mouvement biélorusse comme moyen d'atteindre leurs buts dans la région. Après les événements de 1918, cependant, la direction bolchevique conclut manifestement qu'elle avait sous-estimé l'attrait potentiel du mouvement national biélorusse en formation et qu'il était donc nécessaire pour le Parti communiste de reprendre l'initiative et de canaliser le mouvement dans une direction prosoviétique, de crainte que la Direction non communiste du mouvement nationaliste biélorusse, avec l'aide de l'Allemagne ou

d'autres puissances étrangères, ne suivent l'exemple de la Finlande, de l'Estonie, de la Lettonie et de la Lituanie. Conformément à la position léniniste, selon laquelle les droits langagiers étaient le nœud de la «question des nationalités», il fut affirmé que des concessions dans le domaine des langues étaient la condition *sine qua non* pour étendre l'influence bolchevique dans les régions frontalières non-russophones, ce qui incluait les territoires biélorusses.

Dans le compte-rendu d'une réunion de la section biélorusse du Parti communiste de décembre 1918, on trouve des preuves de cette nouvelle conception du rôle du Parti, consistant à renforcer le mouvement biélorusse et à le prendre sous sa propre bannière, en favorisant l'usage de la langue biélorussienne. En dehors d'arguments populistes traditionnels en faveur de l'usage du vernaculaire, on trouve des formulations qui préfigurent clairement l'intérêt soviétique (et, en définitive, stalinien) pour la langue en tant qu'expression fondamentale de la culture nationale. Comme le dit l'un des participants à cette réunion :

> «S'il n'y avait pas de journaux biélorussiens, nous pourrions ne rien savoir de l'existence de la Biélorussie. Les journaux, le mot écrit, la langue, c'est cela notre culture biélorussienne. Nous avons à recréer notre langue et notre culture, et à l'inculquer aux masses, comme le font les Lituaniens, les Lettons et les Estoniens. Notre tâche, celle des communistes biélorussiens, est de travailler en Biélorussie, puisque les masses laborieuses biélorussiennes nous comprendront mieux, et que nous serons capables de leur expliquer la situation mieux que des membres du Parti ayant des origines nationales différentes». (*O vzaimosvjazi*, 1918, p. 254)

On voit que le slogan du «Communisme par le nationalisme» avait déjà une composante linguistique fortement marquée, qui devait devenir encore plus nette vers le milieu des années 1920. On proclamait qu'il était nécessaire de faire usage du biélorussien dans le travail de propagande communiste, non seulement parce que la langue était vue comme la marque essentielle de la nation, mais également parce qu'elle était un moyen efficace pour transmettre aux masses les grandes vérités du bolchevisme. On considérait que cette tâche revenait tout naturellement aux communistes *ethniquement biélorusses*, qui, de par leur connaissance «indigène» de la langue locale, étaient supposés être plus proches du «peuple» par la culture et la mentalité. Ce sont les mêmes arguments qui étaient employés par les Nationaux Communistes à travers tout l'ancien Empire de Russie à cette période.

Compte tenu du fait que le Parti communiste de Biélorussie était à cette époque composé majoritairement de Russes au sens ethnique[1], il

[1] Environ 72%, cf. Lubachko, 1972, p. 70.

n'est pas étonnant que le soutien à l'usage du biélorussien dans le travail du Parti et du gouvernement ait été loin d'être unanime, à la fois parmi les communistes locaux et dans les organes centraux du Parti. Cependant, en mars 1921, lors du 10ème congrès du PCR(b)[1], Staline sembla apporter son appui aux communistes biélorusses nationaux :

> «J'ai devant moi une note disant que nous, les communistes, sommes en train de propager artificiellement la nationalité biélorussienne. Ce n'est pas vrai, parce qu'il existe une nation biélorussienne qui a sa propre langue, différente du russe; c'est pourquoi la culture du peuple biélorussien ne peut être élevée que sur la base de sa langue maternelle. Nous avons entendu dire la même chose il y a cinq ans à propos de l'Ukraine, de la nation ukrainienne... On ne peut pas aller contre l'histoire». (Stalin, 1921, p. 48)

Enhardis par l'autorité du Commissaire aux nationalités, les dirigeants locaux commencèrent à concevoir un programme d'édification de la nation biélorussienne dans un cadre soviétique.

Les fondements idéologiques de l'indigénisation[2] dans la RSS de Biélorussie furent posés dans un document intitulé «Thèses sur la question nationale biélorusse et le Parti communiste», approuvé par le Comité central du PC(b)B[3] et publié dans l'organe central du Parti en décembre 1921. Il était dit dans les «Thèses» que dans les territoires biélorussiens «la libération politique et sociale est devenue en même temps une libération nationale, parce que la composition de classe et la composition nationale des Biélorussiens coïncident fortement»[4]. La langue russe, bien qu'elle ait été dominante dans les centres urbains et dans tous les contextes officiels dans les campagnes depuis la fin du XIXème siècle, était souillée par son association avec les classes exploiteuses, et par conséquent ne pouvait être efficacement utilisée pour communiquer avec les masses biélorussiennes. C'est pourquoi les auteurs des «Thèses» affirment que

> «La tâche du Parti communiste de Biélorussie est claire. Il faut pénétrer en profondeur les masses laborieuses biélorussiennes avec les activités éducatives communistes. Dans ce but, nous devons fusionner avec ces couches sociales sans craindre de perdre la pureté du russe 'littéraire'. Il faut éduquer et entraîner dans le communisme le semi-prolétariat et le prolétariat rural biélorussien dans sa langue biélorussienne maternelle, compréhensible, quotidienne, routinière». (*Tezisy*, 1921, p. 43).

---

[1] PCR(b) : «Parti communiste de Russie (bolchevique)» [*NdT*].

[2] «Indigénisation» (*korenizacija*) : politique consistant à favoriser les cadres «ethniques», ou «nationaux» dans les républiques non-russes. [*NdT*]

[3] PC(b)B : «Parti communiste (bolchevique) de Biélorussie». [*NdT*]

[4] *Tezisy*, 1921, p. 42.

Les «Thèses» insistaient sur le fait que l'usage du biélorussien pour communiquer avec les masses rurales biélorussiennes n'était pas simplement une tactique pour répandre l'influence du Parti en dehors des villes; avec l'essor industriel, l'exode rural vers les villes allait amener à la «biélorussianisation» de la classe ouvrière urbaine.

A la suite de la création de l'URSS en 1922, avec la RSS de Biélorussie comme république constitutive, le problème de l'«édification linguistique» en Biélorussie devenait maintenant officiellement une partie d'un plus large projet soviétique d'édification des nations socialistes. Au début, les institutions locales biélorussiennes, dont le commissariat du peuple à l'instruction (en russe *Narkompros*, en biélorussien *Narkamas'veta*) et l'Institut de la culture biélorusse (*Inbelkul't*), transformé en 1928 en Académie des sciences de la RSSB, bénéficièrent d'une considérable marge de manœuvre pour formuler et mettre en œuvre une politique linguistique dans la république.

Cette politique, néanmoins, ne rencontra pas une approbation unanime parmi les fidèles du Parti. Lors de la XIIème conférence panbiélorussienne du Parti en mars 1923, le statut du biélorussien fut débattu ouvertement, certains délégués remettant en cause la nécessité même d'utiliser le biélorussien dans les institutions du Parti et du gouvernement. Un délégué de Minsk exprimait son insatisfaction devant le travail du Commissariat de l'instruction en RSSB, affirmant qu'on accordait trop d'importance au développement de la langue et de la culture biélorussiennes :

> «Si nous sommes bien sûr intéressés à fournir à la population biélorussienne une culture biélorussienne, nous n'avons pas à stimuler artificiellement cette culture. Le Narkompros est engagé dans la biélorussianisation de la culture, au détriment de la signification de classe, marxiste, prolétarienne, de la culture. Nous disposons d'une quantité limitée de forces marxistes dans le domaine culturel, et il n'y a pratiquement aucun travailleur marxiste de la culture qui utilise le biélorussien. Ne serait-il pas mieux, à la lumière de ces données, de diffuser la culture prolétarienne en russe?» (*NARB*, 1923, p. 48)

Malgré ces réserves de la part de nombreux militants du Parti en RSSB, à la suite de l'adoption de l'«indigénisation» comme politique officielle du Parti en avril 1923 et des mesures spécifiques dans cette voie prises par le Parti communiste de Biélorussie en juillet 1924, le Parti communiste et le gouvernement de la Biélorussie soviétique entreprirent une large campagne de biélorussianisation de toutes les institutions éducatives et étatiques. Pour que la biélorussianisation linguistique puisse être efficace, cependant, la nouvelle langue d'Etat devait être codifiée et cultivée. Ce qu'on appelait, de manière assez appropriée, l'«édification linguistique» (*moŭnae budaŭnictva*) devient ainsi une priorité dans la création

d'une culture qui serait, selon la célèbre formule de Staline, «nationale par la forme et socialiste par le contenu». La question de savoir comment on devait définir exactement la forme et le contenu, cependant, fit l'objet d'âpres discussions tout au long des années 1920 et 1930.

Alors qu'ils prenaient la mesure du paysage linguistique de la RSSB vers le milieu des années 1920, les planificateurs linguistiques biélorusses soviétiques découvraient que d'énormes obstacles se dressaient devant eux. La Révolution avait certes ébranlé les fondations de l'ancienne hiérarchie des langues, surtout grâce au déplacement et à l'élimination physique d'une part considérable de l'ancienne élite russophone, en même temps que des institutions qui avaient étayé l'hégémonie linguistique russe dans la région. Cependant, le prestige du russe restait intact sous bien des aspects, en ce qu'il était encore le moyen préféré de communication de la plus grande partie de la population éduquée ainsi que d'une bonne part de la classe ouvrière urbaine, quelle que soit son appartenance ethnique. La poursuite de la domination du russe était en outre facilitée par le caractère largement russophone du Parti communiste de Biélorussie, de la bureaucratie d'Etat en expansion et de l'élite dirigeante de la RSSB.

En 1926 Anton Balicki, le Commissaire du peuple à l'instruction, notait que la biélorussianisation, en dépit de succès dans certains domaines, s'était heurtée à des obstacles importants, dus à l'absence de personnel enseignant qualifié pouvant parler biélorussien, au manque d'ouvrages scientifiques en biélorussien, et à une terminologie scientifique et technique insuffisamment développée. Balicki soulignait en 1925-1926 que seulement 14% des heures de cours étaient données en biélorussien à l'Université d'Etat de Biélorussie; les chiffres les plus élevés concernaient l'Université communiste, avec 46% des heures de cours données en biélorussien[1].

Reconnaissant les difficultés que rencontrait la politique de biélorussianisation, en 1928 Vilhel'm Knoryn, Premier secrétaire du Parti communiste de Biélorussie, énonçait les mesures spécifiques qu'il fallait prendre pour réaliser les objectifs du Parti sur le front linguistique :

> «La solution du problème consistant à rapprocher la ville et la campagne sous son aspect national en Biélorussie doit passer par deux voies : d'abord, intensifier le recrutement de nouveaux ouvriers d'usine dans les milieux ruraux pauvres, pour que le poids relatif du prolétariat biélorussien dans l'industrie s'accroisse aussi rapidement que possible, ensuite promouvoir la biélorussianisation des travailleurs biélorussiens déjà engagés dans la production et qui n'ont pas une connaissance suffisante de leur langue maternelle». (Knoryn, 1928, p. 5-6)

---

[1] Nekraševič & Ihnatoŭski,1927, p. 18.

Pour Knoryn, la biélorussianisation de la classe ouvrière urbaine était particulièrement urgente, puisque

> «Une division au plan national entre la ville et la campagne, quand la campagne parle une langue et la ville une autre, cela signifie l'affaiblissement de la dictature du prolétariat». (Knoryn, 1928, p. 6)

Knoryn affirmait qu'il y avait eu une avancée significative dans les attitudes envers la langue biélorussienne, mais que le processus de biélorussianisation avait encore un caractère superficiel sous de nombreux aspects. Particulièrement préoccupant était le fait que, bien que le biélorussien fût largement utilisé pour la propagande politique et dans les groupes de discussion politique, son usage était limité aux activités culturelles des syndicats et il n'était pas devenu une langue de la vie quotidienne pour la majeure partie de la population urbaine. Il y avait un danger que le biélorussien dans les villes en vienne à être perçu comme quelque chose d'imposé d'en haut, comme un code du pouvoir, et non pas comme une solidarité interne à un groupe.[1]

Selon Knoryn, la biélorussianisation parmi la population rurale, qui constituait encore la majorité de la population de la RSSB, se faisait à un rythme plus rapide, car

> «là, personne n'a à ré-apprendre la langue. Il n'y a qu'à apprendre à lire et écrire en biélorussien, à s'accoutumer aux livres écrits en biélorussien, et à se débarrasser de l'habitude d'avoir honte de parler sa langue maternelle». (Knoryn, 1928, p. 10)

Ce dernier commentaire montre que, même parmi la paysannerie, les barrières comportementales faisaient obstacle à un plus large usage du biélorussien. Mais Knoryn insiste sur le fait que l'obstacle principal qui freinait la biélorussianisation dans les régions rurales était le fait que le lien clé entre les villages et la ville, le secteur commercial, était à l'époque encore complètement dominé par le russe[2].

Face à la résistance d'une grande partie de la bureaucratie du Parti et de l'Etat, ainsi que d'une large portion de la population urbaine, les promoteurs de la politique de biélorussianisation commencèrent à présenter l'usage du biélorussien comme un indicateur de loyauté de classe. L'un des

---

[1] Comme le note Shevelov dans son étude sur l'ukrainien dans la première partie du XXème siècle, la situation était fort semblable dans les districts urbains dans la RSS d'Ukraine, où l'ukrainien avait largement échoué à faire le lien entre la sphère officielle et les pratiques de communication quotidienne des employés des villes et de la population ouvrière (Shevelov, 1989, p. 127).

[2] Knoryn, 1928, p. 10.

Nationaux Communistes, Xarevič, écrivait dans un important article de 1927 :

> «Pendant des siècles, le biélorussien a été un symbole de l'expérience sociale de classe des strates laborieuses, essentiellement paysannes. La langue biélorussienne, de par sa distinctivité de classe, provoque et continuera à provoquer de la part des bourgeois et des classes orientées vers la bourgeoisie des réflexes de désapprobation, de colère, de honte, etc. Le biélorussien, réflexe conditionné pour les masses ouvrières et paysannes, devient un motif d'irritation sociale et de classe». (Xarevič, 1927, p. 142)

Ainsi, dans le contexte socio-politique de la RSS de Biélorussie, où les antagonismes nationaux était supposés avoir été éliminés par la Révolution d'Octobre, l'existence de conflits linguistiques ne pouvait être expliquée, au moins dans le cadre de l'idéologie marxiste-léniniste officielle, que par la présence rémanente, à l'intérieur de la société biélorussienne soviétique, d'ennemis de classes déclarés ou dissimulés. En construisant un lien idéologique explicite entre forme de langue, attitudes linguistiques et allégeance de classe, cependant, les promoteurs de la langue biélorussienne tels que Xarevič avançaient en terrain miné. A l'époque de la collectivisation et de la campagne contre le «sabotage démocratique national» au début des années 1930, semblables stratégies discursives seront employées par les alliés de Staline en RSSB pour mettre en cause l'image d'une langue biélorussienne «prolétarienne» monolithique et pour dénoncer les planificateurs linguistiques des années 1920.

Dès la fin des années 1920 apparaissent des signes de malaise devant la façon dont était mise en œuvre la politique de biélorussianisation, y compris parmi ceux dont on aurait pu penser qu'ils en seraient les plus enthousiastes partisans, l'intelligentsia biélorussianophone. Dans son roman de 1929, *Kriviсy* («Les Krivitches»), interdit plus tard par la censure soviétique, Mixas' Zarecki[1], bien que critiquant ostensiblement les partisans du politicien nationaliste Vaclaŭ Lastoŭski[2], mettait des phrases dans

---

[1] Zarecki (né en 1901) fut un des membres fondateurs de *Maladnjak* («L'adolescent»), une organisation de jeunes écrivains biélorusses fondée en 1923 sous l'égide du komsomol. En 1927, Zarecki participa, avec un certain nombre d'autres écrivains de *Maladnjak*, à la création d'un nouveau groupe littéraire, Polymja («La flamme»), qui devint le principal partisan de l'orientation nationale communiste dans la littérature biélorusse. Malgré la critique dont a fait l'objet sa description des «Démocrates nationaux» dans son roman Kriviсy, Zarecki resta actif dans la vie littéraire de la Biélorussie soviétique jusqu'à son arrestation et sa disparition en 1936.

[2] Lastoŭski (né en 1882), philologue autodidacte et ancien Premier ministre du gouvernement en exil de la République nationale de Biélorussie. Comme de

la bouche de ses personnages qui étaient, sinon les sentiments de l'auteur lui-même, du moins très représentatives des mouvements de pensée parmi l'intelligentsia russophone de l'époque. Dans le roman, l'un des intellectuels nationalistes à qui Zarecki fournit une tribune, critique la politique nationaliste du Parti de la façon suivante :

> «Et tu sais ce que c'est, la 'bié-lo-rus-sia-ni-sa-tion'? Hein? ... C'est un truc rusé, oh, oui, rusé, mon frère... C'est quand on mise sur la forme... Oui, oui, sur la forme... Posséder la forme, la séparer du contenu, la châtrer, la presser comme un citron, l'essorer... et ensuite la jeter... Rusé, tu ne trouves pas?» (Zarecki, 1929, cité par Adamovich, 1958, p. 119)

Le fait que persistaient des attitudes négatives envers la langue de la part d'une large couche de la population urbaine, incluant beaucoup d'ouvriers et officiels du Parti, Biélorusses ethniquement assimilés, a visiblement conduit de nombreux membres de l'intelligentsia biélorussophone à la conclusion que le problème n'était pas simplement l'inertie sociolinguistique de l'ancienne structure de prestige et la faible détermination des administrateurs à mettre en œuvre la politique de biélorussianisation, mais qu'il se trouvait dans les formes de la langue biélorussienne elle-même.

2. LES REPRESENTATIONS DISCURSIVES DU BIELORUSSIEN STANDARD PENDANT LA PERIODE DE BIELORUSSIANISATION

Une des formes essentielles du discours sur la langue dans la RSSB dans les années 1920 était ce qu'on pourrait appeler le «discours de standardisation», qui a trait à la représentation de la langue standard et, plus spécifiquement, à la justification des choix linguistiques faits par les planificateurs de langue[1]. Comme les partisans de la langue biélorussienne s'efforçaient de mettre en cause la persistante hégémonie linguistique du russe en RSSB, ils faisaient porter leurs efforts non seulement sur l'obligation sociale de parler et écrire en biélorussien, mais aussi sur les traits spécifiques

---

nombreux autres hommes politiques biélorusses émigrés à cette époque, il revint en RSSB en 1927, devenant Secrétaire permanent de l'Académie des sciences de Biélorussie, nouvellement créée. Il fut arrêté en 1930 et exécuté en 1938.

[1] Comme le note Milroy (2001, p. 532), il faut faire une distinction entre le processus de standardisation *per se*, qui consiste simplement en «l'imposition de l'uniformité à une classe d'objets» et n'implique pas nécessairement de jugements de valeur, et l'idéologie de la langue standard, qui attribue aux formes de langue qui sont représentées comme «standard» ou «littéraires» une autorité morale unique, associée à des notions de «correction» «prestige», «beauté», «logique», etc.

du biélorussien standard, qui en faisaient, pensaient-ils, un moyen plus adéquat pour l'éducation et pour l'usage des organes du Parti et de l'Etat. Dans cette partie, je vais examiner ces discours à la fois du point de vue de leurs fondements idéologiques et de celui de leur relation aux conditions politiques et sociales spécifiques de la RSSB et de l'Union Soviétique en général dans les années 1920.

2.1. LE POPULISME LINGUISTIQUE

Un des traits persistants des discours pro-biélorussiens depuis la fin du XIXème siècle était une orientation fortement populiste, qui défendait l'usage du vernaculaire dans l'éducation, la littérature et les autres domaines de la vie sociale et culturelle, en argumentant que c'était le seul moyen pour réveiller de leur torpeur intellectuelle et politique les masses biélorussiennes illettrées. Les notions clés dans ces discours sur la nécessité d'employer le parler populaire étaient «simplicité», «naturalité» et «accessibilité», qualités qui étaient considérées comme manquant aux principaux concurrents du biélorussien standard qu'étaient le russe 'littéraire' et le polonais 'littéraire'. En Biélorussie soviétique dans les années 1920, on trouve encore des planificateurs de langue biélorussiens qui s'appuient sur le discours du populisme linguistique, parallèlement à d'autres stratégies discursives, pour défendre des propositions de réformes de l'orthographe et de l'alphabet et des façons particulières d'envisager l'enrichissement lexical de la langue standard.

Les tenants de l'orientation populiste, comme le célèbre linguiste Jazep Ljosik[1], avançaient l'argument typique que la très grande proximité entre le biélorussien 'littéraire' et les dialectes le rendait plus accessible aux

---

[1] Militant dans les mouvements biélorusses socialistes pré-révolutionnaires, Ljosik (né en 1883) joua un rôle important dans la linguistique et la planification linguistique dans les années 1920. Il enseigna la langue et la linguistique biélorusses à l'Université d'Etat de Biélorussie et à l'Institut pédagogique d'Etat. En tant que membre de l'Inbelkul't et, plus tard, de l'Académie des sciences de Biélorussie, il participa aux commissions de dialectologie, d'orthographe et de standardisation de la langue biélorussienne. Ses manuels de biélorussien étaient largement répandus dans la RSSB dans les années 1920, et servirent à populariser le système orthographique employé par Branislaŭ Taraškevič dans sa grammaire de 1918. Ljosik travailla comme directeur adjoint de l'Institut de linguistique (créé en 1929) et dirigea la Commission terminologique jusqu'à son arrestation en 1930 pour sa prétendue participation à une «Union pour la libération de la Biélorussie», toute imaginaire. Exilé en RSFSR en 1931, il mourut en prison à Saratov en 1940.

masses que le russe 'littéraire' contemporain ne l'était pour la grande majorité de la population russe :

> «Le biélorussien 'littéraire' ne se différencie guère de la langue populaire; ses traits caractéristiques sont dus avant tout à la façon dont une personne cultivée exprime ses pensées. En tout cas, cette différence est minime quand on la compare au russe 'littéraire'... Le biélorussien 'littéraire' tire toutes ses meilleures ressources des dialectes populaires, et c'est en cela que réside sa force». (Ljosik, 1926, p. 122)[1]

La leçon à en tirer était clairement que, si le russe 'littéraire' était étranger à la plupart des Russes (c'est-à-dire à la paysannerie), les masses biélorussiennes avaient encore moins de raisons de l'adopter comme «leur» langue.

L'un des aspects de la planification linguistique du biélorussien des années 1920 où les arguments populistes étaient fréquemment mis en avant était la question de l'orthographe. A mesure que l'enseignement en biélorussien se répandait, et que s'accroissait l'usage du biélorussien dans les organisations du Parti et du gouvernement, commença un débat dans la presse biélorussophone sur l'adéquation de la grammaire de 1918 de Taraškevič, et surtout sur le système orthographique qui y était en usage. Pour parvenir à une solution, en 1926 l'Institut de la culture biélorusse (*Inbelkul't*), la principale institution en Biélorussie à être impliquée dans la planification de corpus, organisa une conférence académique sur l'orthographe et l'alphabet biélorussiens. Lors de la conférence, Jazep Ljosik, qui avait joué un rôle majeur dans la formation du personnel enseignant des nouvelles écoles biélorussiennes soviétiques, déclara que la nécessité de réformer l'orthographe de Taraškevič était devenue particulièrement criante, car

> «écrire en biélorussien est devenu une nécessité quotidienne pour les larges masses biélorussiennes, et surtout pour les écoles biélorussiennes. Tant que l'écriture biélorussienne répondait aux besoins d'un petit cercle d'intellectuels, ses défauts et son inadéquation aux sons de notre langue ne se sentaient pas...» (Nekraševič & Ihnatoŭski, 1927, p. 115)

En ce qui concerne l'alphabet, Ljosik rejetait les appels à la latinisation, pour des raisons de tradition historique et de caractère pratique, mais

---

[1] Dans un article antérieur, Ljosik va même plus loin, en opposant la qualité «populaire» du biélorussien à celle de son équivalent russe : «Il n'est pas étonnant que les simples paysans russes, alors que leur langue domine presque partout, peuvent à peine comprendre la langue dans laquelle leurs livres sont écrits et leurs journaux sont imprimés. En général, à ce que nous disent les spécialistes, la langue du peuple russe n'est pas et n'a jamais été utilisée à l'écrit, la langue populaire est totalement distincte dans sa forme de la langue écrite dans laquelle écrivent les Russes» (Ljosik, 1917/1994, p. 192).

il insistait sur le fait que l'alphabet existant devait être modifié pour mieux refléter les traits spécifiques de la prononciation biélorussienne et, avant tout, faciliter une rapide acquisition de la lecture en biélorussien par les masses. Défendant ses propositions pour une approche plus profondément phonétique de l'alphabet et de l'orthographe, Ljosik se présentait lui-même comme un révolutionnaire solitaire, face à l'opposition conservatrice et élitiste de la Commission orthographique de l'Inbelkul't. Voici un exemple de son argumentation :

> «Lorsque, dans la Commission orthographique mise en place par l'Inbelkul't, la question a été posée de savoir si une certaine approche révolutionnaire doit être adoptée en modifiant l'orthographe, en la rendant accessible aux larges masses populaires, qui n'ont pas le temps d'apprendre des règles difficiles et infondées, la Commission s'est opposée à une telle formulation. La majorité des membres de la Commission trouvèrent que [...] l'orthographe de Taraškevič avait une base scientifique et que, s'il y a des difficultés, ce n'est pas l'orthographe qui doit être abaissée au niveau des masses, mais les masses qui doivent être élevées au niveau de l'orthographe». (Nekraševič & Ihnatoŭski, 1927, p. 187)

Ljosik rétorquait que l'orthographe de Taraškevič n'était qu'une mesure provisoire, adoptée à la hâte en l'absence d'alternative adéquate par des intellectuels qui connaissaient les règles du russe et du polonais et à qui étaient familiers les principes étymologique et morphologique. Or, poursuivait-il, à la suite de la création de la RSSB et de l'adoption de la politique de biélorussianisation, l'usage de plus en plus intensif du biélorussien standard avait fait apparaître une crise de l'orthographe, qui sapait l'autorité de la nouvelle langue d'Etat.

Comme exemples de défauts de l'orthographe de Taraškevič, Ljosik affirmait que les élèves biélorussiens en étaient arrivés à écrire думаяш (*dumajaš* 'tu penses'), думаям (*dumajam* 'nous pensons'), sur le modèle de кажаш (*kažaš* 'tu dis'), кажам (*kažam* 'nous disons)[1], sous l'influence de la prononciation et de l'analogie. En plein accord avec la logique du populisme linguistique, Ljosik écrivait :

> «Si la langue vivante n'a pas peur de confondre différentes formes grammaticales, il n'y a pas de raison d'en avoir peur dans l'orthographe, car si on commence à noter dans l'écriture quelque chose qui n'existe pas dans la langue vivante, la langue 'littéraire' sera séparée de ses sources populaires et deviendra artificielle, abstraite et morte». (Nekraševič & Ihnatoŭski, 1927, p. 201)

---

[1] Selon les règles orthographiques, il faut écrire sans le *jakanne*, c'est-à-dire думаеш, думаем. [*jakanne* : prononciation en 'ja' du phonème 'e' (*NdT*)]

L'opposition discursive entre le biélorussien d'un côté et le russe 'littéraire' et le polonais 'littéraire' de l'autre, opposition dans laquelle les deux derniers étaient fréquemment présentés par Ljosik et les autres promoteurs du biélorussien à tendance populiste comme «morts», totalement séparés de l'authentique langue vivante du peuple, est reproduite ici dans le domaine de la langue biélorussienne 'littéraire' elle-même. On attribue à l'orthographe de Taraškevič les mêmes caractéristiques négatives qui sont associées dans ce domaine discursif aux deux langues dominantes. Ce processus sémiotique, dénommé *récursivité fractale* par Irvine & Gal (2000), par lequel des oppositions se trouvant à un certain niveau de relation linguistique sont projetées sur un autre niveau, inférieur ou supérieur, est fondamental pour l'idéologisation de la différence entre les langues. Comme des fractales en géométrie, les oppositions ainsi créées peuvent être reproduites de façon récursive, créant de nouvelles sous-catégories ou super-catégories et des points de convergence pour la construction des identités sociales.

En dehors des problèmes d'alphabet et d'orthographe, le populisme linguistique servit dans les années 1920 à donner une importante justification idéologique à une position puriste envers les emprunts au russe et au polonais ainsi qu'au vocabulaire international, y compris les termes clés du lexique marxiste-léniniste. Si, comme Wexler (1974) le souligne, l'orientation puriste a été particulièrement forte parmi les lexicographes biélorusses en dehors de la RSSB, dans les années 1920 les planificateurs de langue biélorussiens n'étaient pas insensibles à la tentation d'une intervention puriste. Dans leurs tentatives pour justifier leur approche, cependant, ils s'efforçaient d'éviter les formulations trop ouvertement xénophobes, affirmant au contraire que, en s'appuyant sur les ressources linguistiques du vernaculaire dans l'élaboration lexicale de la langue standard, ils rendaient cette dernière plus accessible aux masses populaires et en faisaient donc un moyen plus efficace pour promouvoir l'éducation et la formation politique.

L'essor d'une intelligentsia urbaine biélorussianophone, néanmoins, faisait surgir une question fondamentale : comment réconcilier une position populiste avec la nature franchement «anti-populaire» de toutes les langues écrites qui sont passées du statut de langue des belles-lettres à celui de langue pleinement développée de l'administration d'Etat, de l'éducation, de la science et de la technologie, c'est-à-dire des formes de langue qui sont plus hautement appréciées en tant que «capital symbolique»[1], aussi bien de la part de ceux qui les contrôlent que chez ceux qui ne les contrôlent pas. La sélection d'un ensemble spécifique de traits linguistiques pour représenter la «langue nationale» amène souvent à marginaliser et à stigma-

[1] Bourdieu, 1982.

tiser des pratiques de langue, même largement répandues, qui transgressent les limites de la nouvelle norme, et donc à terme à remettre en cause l'ambition populiste. Finalement, sous l'influence d'une idéologie de la langue standard en train d'émerger, la promotion d'un biélorussien standard unitaire avait tendance à reproduire, à un autre niveau, les hiérarchies de langue qui avaient auparavant marginalisé et stigmatisé les dialectes biélorussiens dans les discours associés à l'hégémonie linguistique du russe et du polonais.

2.2. AUTHENTIQUE OU ARTIFICIEL?

Dans les années 1920, aussi bien les partisans de la biélorussianisation que ses adversaires employaient des arguments consistant à comparer le biélorussien et le russe (ainsi que d'autres langues 'littéraires' solidement établies) en termes d'«authenticité» et d'«artificialité». Les membres du Parti en RSSB qui s'opposaient à la politique de biélorussianisation affirmaient souvent, à l'instar de leurs prédécesseurs de l'époque tsariste, que la nouvelle langue 'littéraire' biélorussienne était une création *artificielle*, par contraste avec le russe 'littéraire', *naturel* et historiquement enraciné. Ce genre de position apparut de façon nette lors des conférences du Parti en RSSB au début des années 1920, au moment où la question de la politique des nationalités du Parti passe au premier rang de l'actualité. Comme le disait un des opposants à la biélorussianisation :

> «Peut-on favoriser la culture biélorussienne si la langue biélorussienne est construite de façon artificielle? Le camarade Čarvjakoŭ[1] dit que nous devons conduire notre politique nationale dans les écoles en utilisant la langue maternelle. Mais je dois dire qu'il n'y a point de langue maternelle dans les écoles, et que c'est une langue biélorussienne artificiellement créée qui y est utilisée à la place». (*NARB*, 1923, p. 48)

A l'inverse, certains partisans du biélorussien en RSSB formulèrent une idéologie de l'authenticité, reposant sur l'idée qu'une langue parlée en dehors des limites de sa «propre» nation devient fossilisée et «artificielle». Par exemple, dans son introduction à son manuel très connu de phonétique biélorussienne en 1926, Jazep Ljosik écrivait :

> «Une langue qui évolue dans l'usage de sa propre nation, pour laquelle elle est la langue maternelle, est appelée une langue *vivante*. [...] L'usage d'une langue étrangère est [...] artificiel et antinaturel, car dans la bouche d'une

[1] Un des fondateurs de la RSSB, Čarvjakoŭ, (né en 1892) était un dirigeant national communiste, qui occupa plusieurs poste de responsabilité élevée au Parti et au gouvernement. Après avoir été dénoncé pour «déviation nationaliste», il se suicida en 1937.

autre nation elle cesse de vivre sa vie naturelle, elle cesse d'évoluer et devient une langue morte». (Ljosik, 1926, p. 9)

La conception de Ljosik semble reposer sur une distinction entre changements «légitimes», «naturels», qui se produisent à l'intérieur de la communauté parlante originelle, et changements «illégitimes», «non naturels», modifications que subit une langue quand elle est parlée comme langue seconde ou qu'elle devient la première langue d'une autre communauté parlante. L'élision discursive des variétés locales émergentes «biélorussianisées» du russe, pratiquées aussi bien par les partisans de l'hégémonie linguistique du russe que par ses adversaires pro-biélorusses est un bon exemple du processus sémiotique dénommé par Irvine & Gal (2000) *effacement*, «par lequel l'idéologie, en simplifiant le champ sociolinguistique, rend invisibles certaines personnes ou certaines activités (ou phénomènes sociolinguistiques). Les faits qui ne rentrent pas dans les schémas idéologiques soit ne retiennent pas l'attention, soit trouvent une explication convaincante»[1].

Alors que certains partisans de la biélorussianisation tels que Ljosik affirmaient qu'en fait le biélorussien standard en train d'apparaître était moins «artificiel» que son concurrent russe, d'autres adoptaient ce qu'on peut appeler une position «sociolinguistique» sur la langue standard et sa relation au vernaculaire, en insistant sur le fait que toutes les langue standards sont, dans une large mesure, «artificielles». Usevalad Ihnatoŭski[2], le Commissaire du peuple à l'instruction, affirmait que le caractère apparemment «artificiel» du biélorussien 'littéraire' n'était qu'un état provisoire qui devait être facilement dépassé une fois que la base sociale de la langue se serait élargie :

> «C'est un fait [...] qu'il n'y a pas de langue biélorussienne unifiée, et que la langue qui est enseignée à l'école n'est pas encore la langue du peuple. Le russe aussi est divisé en langue 'littéraire' et en vernaculaire. Il est exact que le biélorussien dont nous parlons est dans une large mesure artificiel, on y trouve peu d'éléments qui proviennent de la vie quotidienne. Mais on doit souligner qu'une langue 'littéraire' se rapproche de la langue réelle du peuple dans la mesure où elle est utilisée par les masses. Jusqu'à présent la langue biélorussienne a été l'affaire des intellectuels. Le Parti communiste

---

[1] Irvine & Gal, 2000, p. 38.

[2] Grand historien nationaliste, Ihnatoŭski (né en 1881) joua un rôle majeur dans la formulation et la mise en œuvre de la politique de biélorussianisation dans les années 1920. Il fut Commissaire du peuple à l'instruction de 1920 à 1926 et Président de l'Inbelkul't (à partir de 1928 Académie des sciences) de 1924 à 1929. Arrêté en 1930 en liaison avec l'affaire de l'«Union pour la libération de la Biélorussie», il se suicida en 1931, avant d'être jugé.

ne vient que de commencer à parler *du* biélorussien, mais pas *en* biélorussien. C'est pourquoi la distinction toute naturelle entre langue artificielle et langue du peuple sera dépassée lorsque nous utiliserons tous le biélorussien». (*NARB*, 1923, p. 51)

Pourtant, malgré l'introduction massive du biélorussien dans le système éducatif et les efforts pour en promouvoir l'usage dans l'administration de l'Etat, l'abîme qui séparait les parlers ruraux, les variétés vernaculaires urbaines et la norme émergente devenait de plus en plus apparent. Pour certains observateurs, le caractère «artificiel» du biélorussien standard, un produit de la sélection consciente et de la codification du matériau langagier, était même considéré comme une vertu. Par exemple, I. Vajner, chef du Secteur de l'agitation et de la propagande du Comité central du PC(b)B, affirmait que le caractère «artificiel» du biélorussien 'littéraire' par opposition au vernaculaire parlé était une qualité nécessaire, totalement équivalente à la division entre le russe 'littéraire' et ses variétés dialectales :

«La langue de Pouchkine n'est pas la langue du paysan russe des gouvernements de Smolensk ou Ivanovo-Voznesensk. C'est une langue 'littéraire', une langue de culture et un travail créateur. Voilà ce que le Narkompros doit créer [pour le biélorussien]». (*NARB*, 1923, p. 54)

Par l'opération de récursivité fractale, les dichotomies sociolinguistiques familières à la communauté russophone pourraient ainsi être projetées discursivement sur la situation biélorusse; si la langue ne pouvait pas encore se mesurer au modèle russe de ce qu'une langue 'littéraire' doit être, c'était la tâche des planificateurs de langue de combler cette lacune.

2.3. HOMOGENEITE ET VARIABILITE

Dans d'autres domaines également, comme la question de la variation à l'intérieur de la langue standard, les planificateurs de langue biélorussiens soviétiques opéraient fréquemment dans la cadre des modèles qui leur étaient le plus familiers, ceux du russe standard, et, dans une certaine mesure, du polonais standard[1]. La conséquence en est que les idéologies du russe standard et du polonais standard, qui toutes les deux n'admettaient

[1] Les observations d'Eckert (1983) sur le mouvement occitan dans la France moderne sont applicables à la situation biélorusse. Eckert note que dans le cas de l'occitan, la langue dominante «a acquis le droit de fixer les conditions requises pour obtenir le statut de 'langue', y compris pour une langue régionale. L'une de ces conditions est l'homogénéité. L'association de la variabilité à l''irrégularité' a joué un rôle important dans le dénigrement des variétés de l'occitan. Particulièrement dans le climat puriste associé au français, un symbole ne peut être variable» (Eckert, 1983, p. 296).

qu'une variation régionale minimale, soit furent automatiquement transférées sur la situation biélorusse, en dépit de très grandes différences dans le contexte sociolinguistique de la planification linguistique, soit firent l'objet d'une critique ouverte dans les représentations discursives du nouveau standard biélorussien, plus «démocratique».

L'une des critiques les plus couramment adressées à la grammaire biélorussienne de Taraškevič dans les années 1920-1930, aussi bien par les linguistes que par les non-spécialistes, était qu'elle admettait trop de variation dans le standard, particulièrement dans le domaine de la flexion en morphologie. Les planificateurs de langue maintenaient que non seulement la tolérance de la variation régionale à l'intérieur du standard était dommageable si l'on voulait hisser ce dernier au niveau du russe standard ou du polonais standard, mais encore que cela faisait obstacle à la consolidation de la nation biélorusse. Comme le disait Scjapan Nekraševič [1], le chef de la Section de langue et littérature de l'Inbelkul't :

> «Notre but commun doit être l'unité de la langue biélorussienne, parce que ce facteur signifie pour une large part l'unité de la nation». (Nekraševič & Ihnatoŭski, 1927)

Cette citation est une excellente illustration du processus sémiotique d'*iconisation,* mis au point par Irvine & Gal (2000), parallèlement à la *récursivité fractale* et à l'*effacement*, comme jouant un rôle central dans la représentation idéologique de la différenciation des langues. A travers l'iconisation, «les traits linguistiques qui permettent de classer les groupes sociaux et leurs activités en sont les représentations iconiques, comme si un trait linguistique décrivait ou révélait la nature ou l'essence inhérente

---

[1] Nekraševič (né en 1883), qui avait organisé des écoles en biélorussien pour les soldats biélorusses démobilisés et les réfugiés biélorusses à Odessa juste après la Révolution, occupa des postes de direction au Commissariat du peuple à l'instruction de la RSSB, à l'Inbelkul't et à l'Académie des sciences de Biélorussie (dont il fut fait vice-président au moment de sa fondation en 1928). Il joua un rôle majeur dans le développement de la lexicographie biélorusse, publiant avec M. Bajkoŭ un dictionnaire biélorussien-russe en 1925 et un dictionnaire russe-biélorussien en 1928 (ces deux dictionnaires furent interdits en RSSB dans les années 1930). En tant qu'organisateur de la Conférence académique de 1926 sur la réforme de l'orthographe et de l'alphabet biélorussiens, puis président de la Commission orthographique mise en place par l'Inbelkul't en 1927, Nekraševič joua également un rôle central dans les débats sur l'orthographe dans les années 1920. Arrêté en 1930 comme conspirateur dans l'affaire de l'«Union pour la libération de la Biélorussie», Nekraševič fut exilé en RSFSR et exécuté en 1937.

d'un groupe social»[1]. C'est ainsi que l'existence rémanente de la variation à l'intérieur du standard en vint à être iconisée par certains promoteurs du biélorussien dans les années 1920 comme un signe de fragmentation et de désunion nationale. Ce type particulier d'iconisation devait devenir dominant dans le discours sur la langue en RSSB dans les années 1930, à mesure que la campagne pour la «culture de la langue», qui avait initialement pour but de faire la promotion d'un russe 'littéraire' idéalisé et unifié, était récursivement appliquée aux autres langues de l'URSS, y compris le biélorussien.

Pourtant, tous les planificateurs de langue en Biélorussie ne défendaient pas l'idée que le biélorussien standard devait être aussi homogène que possible; en fait, certains, comme Jazep Ljosik, avaient déjà réclamé un standard souple, qui serait ouvert à la variation régionale dans l'usage, en signe de démocratie linguistique et culturelle. Par exemple, à l'instar de Taraškevič, il ne voyait aucune raison particulière pour ne pas admettre l'usage des formes dialectales (centre nord et nord-est) de 3ème personne du type ідзець (*idzec'* 'il/elle va') en parallèle avec les formes du biélorussien central et sud-ouest du type type ідзе (*idze*)[2]. Qui plus est, comme l'écrivait Ljosik en 1917, le fait que le biélorussien 'littéraire' était ouvert à l'enrichissement à partir de toutes les sources dialectales le rendait plus proche du parler du peuple que, par exemple, le russe :

> «Les Russes ont fait une grave erreur en décidant que la forme typique de leur langue était le dialecte de Moscou. [...] C'est leur erreur que, n'ayant accepté qu'un seul dialecte, ils ridiculisent les autres dialectes de leur propre langue comme empreints de provincialismes laids et honteux». (Ljosik, 1917/1994, p. 192-193)

Cependant, en abandonnant son attitude de tolérance envers la variation à l'intérieur du standard, Ljosik en vint, en 1926, à affirmer que la base du biélorussien 'littéraire' était le dialecte de Minsk-Vilejka, dialecte dans lequel avaient écrit plusieurs grands écrivains de la période pré-révolutionnaire comme Jan Kupala et Jakub Kolas. Il comparait maintenant de façon explicite cette base dialectale plus restreinte avec le rôle du dialecte moscovite de la Russie centrale et le haut-allemand de Saxe dans l'évolution du russe 'littéraire' et de l'allemand 'littéraire'[3]. Il semble que, face à la tâche concrète de codifier la langue pour l'usage pratique dans le système éducatif, la presse écrite, le secteur étatique et les autres domaines de la vie publique, les planificateurs de langue comme Ljosik commencè-

---

[1] Irvine & Gal, 2000, p. 37.

[2] Ljosik, 1917/1994, p. 193.

[3] Ljosik, 1926, p. 16.

rent à s'appuyer sur des modèles qui leur étaient plus familiers pour savoir ce que devrait être une langue standard.

2.4. LES DILEMMES DE LA PROXIMITE LINGUISTIQUE

Parmi les langues parlées en Union Soviétique, le biélorussien, comme l'ukrainien, occupait une place particulière à cause de sa très grande proximité génétique avec le russe, et son existence même en tant qu'entité linguistique autonome était toujours contestée dans plusieurs milieux (en dépit du fait que le discours soviétique officiel, à la différence de celui de la fin de la période tsariste, reconnaissait le biélorussien et l'ukrainien comme des langues pleinement indépendantes). Comme c'est la proximité linguistique qui avait servi de fondement aux prétentions russes de domination politique sur la région, tout particulièrement depuis les années 1860, il n'est pas surprenant que les planificateurs de langue biélorusses dans la RSSB des années 1920 se soient efforcés non seulement de réduire le nombre des emprunts lexicaux au russe les plus évidents, mais se soient même engagés dans un autre type de planification linguistique, s'appuyant sur les ressources linguistiques locales, et éliminant les items lexicaux aussi bien que les traits phonologiques, morphologiques et syntaxiques qui étaient vus comme trop semblables à leurs équivalents russes[1]. Une telle sélection consciente de traits indigènes au plan lexical, grammatical et même phonologique sur la base de leur distance par rapport à leurs équivalents dans la langue dominante, lorsqu'elle est vue du point de vue des partisans de la variété langagière dominée, est une réponse naturelle aux discours dominants selon lesquels la similitude linguistique, iconisée comme signe d'unité culturelle, sociale et politique (existante ou potentielle), est employée comme justification d'une expansion politique et d'une hégémonie[2].

---

[1] Cette stratégie de divergence volontaire n'était, bien sûr, pas propre au biélorusse standard, et a été employée dans d'autres situations, par exemple par les planificateurs du catalan par rapport au castillan, du norvégien (tout particulièrement le nynorsk) par rapport au danois, du slovaque par rapport au tchèque, de l'ukrainien par rapport au russe ou du macédonien par rapport au bulgare.

[2] Comme l'observe Woolard (1988), le processus de «dialectalisation», la subordination d'une variété de langue à une autre, est autant un processus politique et socio-psychologique que strictement linguistique : «Si suffisamment de similitude structurale peut être créée entre une langue dominante et une langue minoritaire, cette similitude peut être utilisée pour convaincre les locuteurs de la variété minoritaire que celle-ci est un dialecte corrompu, sous-standard, et que la langue dominante est la variété standard à laquelle

Ce trait particulier de l'«édification» du biélorussien dans les années 1920, semblable par bien des aspects aux tendances puristes répandues dans les langues non slaves de l'Union Soviétique à cette époque, permettait, selon les planificateurs de langue, non seulement de mettre en valeur la langue nationale comme vecteur autonome de la culture moderne et de la science, mais encore, à un niveau plus élémentaire, d'étayer les prétentions du biélorussien à être une langue à part entière. Les discours associés à une planification de ce type tendaient à souligner l'importance de ces mesures pour influencer la perception du biélorussien à la fois par l'Autre, le russophone, et par les Biélorusses eux-mêmes. Comme lorsqu'il s'est agi de purifier la langue des emprunts étrangers, la sélection des traits les plus idiosyncrasiques des dialectes pour les inclure dans la langue standard codifiée était considérée comme une façon de contester les discours de la fin de l'époque tsariste, qui dénigraient le biélorussien en le présentant comme une forme dégradée de russe, tout en rehaussant la dignité et la fierté nationale des Biélorussiens. Bien souvent, les formes les plus divergentes par rapport au russe étaient décrites par les planificateurs comme représentant le «vrai» vernaculaire du peuple, le plus pur et le plus authentique.

Tous les planificateurs de langue de la Biélorussie soviétique de l'époque n'étaient pas aussi explicites sur le principe de la singularité, lorsqu'il s'agissait de sélectionner le matériau langagier apte à entrer dans la langue standard, que l'homme politique et philologue Vaclaŭ Lastoŭski, qui écrivait dans la préface à son dictionnaire de 1924 Russe-Kryvien (Biélorussien)[1] :

> «Notre langue ne pourra être capable de se développer que si elle peut faire la preuve d'une individualité clairement définie, et par là même revendiquer son droit à l'existence, et que si elle peut se protéger de l'influence assimilatrice des grandes nations voisines : les Russes, les Polonais et les Ukrainiens. Pour cela il est nécessaire, surtout à l'écrit, d'éviter d'utiliser des mots qui sont semblables à ceux des langues voisines, même s'ils existent déjà dans la langue, et de sélectionner ceux qui ne sont pas partagés par nos voisins mais qui existent dans notre sain milieu populaire». (Lastoŭski, 1924, p. 5)

---

ils doivent se conformer. [...] La seule convergence de deux langues n'est pas une raison suffisante pour en abandonner une : elle fournit plutôt une base matérielle qui est ensuite interprétée et évaluée par les parties intéressées comme une motivation pour changer de langue» (Woolard, 1988, p. 357).

[1] Dictionnaire publié à Kaunas en Lituanie, mais très répandu en RSSB avant d'être banni dans les années 1930.

Lors de la Conférence académique sur la réforme de l'alphabet et de l'orthographe biélorussiens qui s'est tenue à Minsk en 1926, certains participants, notamment Jazep Ljosik, ont de même argumenté en faveur d'une réforme fondée sur la fonction individualisante de la représentation graphique de la langue. Bien que Ljosik évoquât également des arguments populistes et pédagogiques en faveur de son approche phonétique radicale, il n'en affirmait pas moins :

> «Notre alphabet actuel n'a pas d'image propre, ce qui n'est pas sans importance alors que nos ennemis proclament que nous n'avons rien à nous, que nous empruntons tout chez nos voisins». (Nekraševič & Ihnatoŭski, 1927, p. 116)

Alors que nombre de participants à la Conférence, y compris Nekraševič, avaient une attitude critique envers certains aspects de ses propositions, personne ne trouva à redire au critère de distinctivité employé par Ljosik pour sa défense.

Bientôt, cependant, c'est l'aversion présumée des planificateurs de langue biélorussiens pour les pratiques linguistiques de la paysannerie «progressiste» (c'est-à-dire plus russifiée), de la classe ouvrière urbaine et même de l'appareil du Parti et de l'Etat «biélorussisant» qui devait devenir l'élément principal du chef d'accusation de «sabotage linguistique», un des prétextes trouvés pour liquider une importante partie de l'intelligentsia biélorusse soviétique et de la Direction nationale communiste.

3. LA DEBACLE DU «DEMOCRATISME NATIONAL» SUR LE «FRONT LINGUISTIQUE»

A la fin des années 1920, parallèlement au lancement du premier Plan quinquennal, au mouvement de collectivisation à la campagne contre les «Nationaux démocrates» (*nacdemy*) et à la révolution culturelle stalinienne, le discours sur l'«édification linguistique» en RSSB commença à subir des changements majeurs. La transition fut néanmoins graduelle, et, au début, il sembla à maints égards que les principes fondamentaux de la biélorussianisation ne seraient pas affectés. En dépit de l'arrestation de Ljosik, Nekraševič, Lastoŭski et d'autres scientifiques et personnages officiels biélorusses en liaison avec l'affaire montée de toutes pièces de l'«Union pour la libération de la Biélorussie» à l'automne 1930, lors d'une session plénière du Comité central du Parti communiste de Biélorussie en octobre il fut réaffirmé que «le chauvinisme grand-russe s'exprime par le refus de

l'existence de la nation biélorusse et de la langue biélorusse»[1]. En décembre 1931, le Comité central du PCB adoptait même une résolution qui désignait le «chauvinisme de grande puissance» (c'est-à-dire le nationalisme russe) et non la national-démocratie comme le danger principal qui guettait le processus révolutionnaire en Biélorussie. A la lumière de ces déclarations, on aurait pu conclure que la mise en œuvre de la politique de biélorussianisation était simplement confiée à des cadres idéologiquement plus dignes de confiance.

Alors que les nationaux communistes comme Ihnatoŭski et Xarevič avaient essentiellement présenté le biélorussien comme la langue de la paysannerie et du prolétariat, comme un «stimulant socio-culturel» et un affront révolutionnaire aux sensibilités linguistiques de la bourgeoisie, leurs opposants staliniens, s'appuyant alors sur la conception marriste de la langue comme «arme dans la lutte de classe», commencèrent à parler de la nécessité de lancer une lutte de classe dans la langue elle-même.

Un signe avant-coureur de la nouvelle ligne dans la planification linguistique en Biélorussie soviétique fut l'article «La langue et la lutte des classes», publié en 1930 par S. Vol'fson, Directeur de l'Institut de philosophie de l'Académie des sciences de la RSSB. C'était la première fois qu'un scientifique de la RSSB appliquait l'appareil conceptuel marriste à la situation biélorussienne. Dans cet article, Vol'fson ne remettait pas en question la thèse de Knoryn de 1928, selon laquelle, pour renforcer la dictature du prolétariat en Biélorussie soviétique, le Parti devait faire en sorte que la classe ouvrière urbaine soit biélorussianisée. Pourtant Vol'fson faisait une réserve importante :

> «Cette proposition ne doit pas être comprise de façon mécanique, mais dialectique; le prolétariat biélorussien doit étudier le biélorussien, mais en l'étudiant, le prolétariat lui-même commence à en influer l'évolution ultérieure». (Vol'fson, 1930, p. 16)

En d'autres mots, l'accommodation linguistique doit être mutuelle, et le prolétariat doit jouer un rôle significatif dans la formation du biélorussien 'littéraire'. Si le prolétariat ne prenait pas une part active à ce processus, pour Vol'fson,

> «cela voudrait dire que le biélorussien, en comparaison avec, par exemple, le russe ou le géorgien, serait moins soviétisé, dans la mesure où l'acteur principal de la soviétisation est précisément le prolétariat». (Vol'fson, 1930, p. 17)

---

[1] Lubachko, 1972, p. 112.

Qui plus est, Vol'fson faisait savoir à l'establishment de la linguistique biélorussienne que le Parti prêtait une attention toute particulière à ses activités :

> «La linguistique est l'un des plus importants secteurs de la lutte des classes dans le domaine scientifique dans les républiques nationales. Les débats sur le front linguistique ne sont en rien des débats abstraits, académiques. On peut sentir dans notre linguistique battre le pouls puissant de la lutte des classes». (Vol'fson, 1930, p. 20)

La «lutte des classes» dans les institutions de la Biélorussie soviétique qui avaient à traiter de linguistique et de planification de langue, lutte qui prit la forme d'une répression sans merci, de la censure et de la réorganisation des structures administratives, allait avoir un impact décisif sur le discours et les pratiques de l'«édification linguistique» en RSSB dans les années 1930. Alors que les planificateurs de langue en RSSB avant 1930 s'étaient concentrés sur la création d'une langue biélorussienne standard polyvalente, qui soit suffisamment indépendante du russe et du polonais, on insistait maintenant de façon très nette sur la création d'un biélorussien standard distinctement «soviétique», pour lequel le russe devait être la source principale, sinon exclusive, d'enrichissement.

3.1. LES DIALECTES DE CLASSE COMME BASE POUR LA PLANIFICATION LINGUISTIQUE EN BIELORUSSIE SOVIETIQUE

La notion de «langues de classe» distinctes, mise en avant par l'école sociologique dans la linguistique soviétique et poussée à l'extrême par les marristes, s'avéra extrêmement utile dans le contexte de la Biélorussie soviétique pour présenter les puristes des années 1920 comme des ennemis de classe. Comme l'écrivait Vol'fson en 1930, «Si, selon Lénine, 'dans chaque nation il y a deux nations', alors il est entièrement justifié de dire que dans chaque langue il y a deux langues».[1] C'est alors que l'opposition entre la langue des oppresseurs et la langue des opprimés, que les promoteurs du biélorussien des années 1920 avaient identifiée avec l'opposition entre russe et biélorussien, fut projetée, grâce au processus sémiotique de la récursivité fractale, sur le biélorussien lui-même. On affirmait maintenant qu'à l'intérieur de la langue il y avait à la fois des tendances progressistes, qui se manifestaient dans des formes spécifiques de langue associées au prolétariat et à la paysannerie des kolkhozes, et des tendances réactionnaires, associées aux forces contre-révolutionnaires. Dans cette nouvelle façon d'envisager les choses, si les formes de langue répréhensibles, c'est-à-dire celles qui ne coïncidaient pas avec le russe, étaient si nocives, c'est non

[1] Vol'fson, 1930, p. 13.

seulement parce qu'elles dressaient une barrière entre les prolétariats frères russe et biélorussien, mais aussi surtout parce qu'elles étaient supposées avoir leur origine dans les dialectes de l'ennemi de classe et que, par conséquent, elles altéraient le sens précis de classe des termes russes.

Pour faire porter des marques linguistiques spécifiques à leurs ennemis, les promoteurs d'une «linguistique marxiste» appliquée firent preuve d'une créativité considérable. En 1934, le linguiste Piotr Jurhylevič[1], empruntant le chemin tracé par les linguistes russes Ivanov et Jakubinskij écrivait :

> «Les archaïsmes et les mots des koulaks sont pratiquement synonymes. Presque tous les linguistes et spécialistes des dialectes paysans vivants affirment qu'un très grand nombre d'archaïsmes médiévaux se sont préservés dans les dialectes koulaks. Ce fait est noté par A. Ivanov et L. Jakubinskij dans leurs *Očerki po jazyku* ['Essais sur le langage'] : 'A première vue il pourrait sembler que le vecteur le plus énergique des rapports linguistiques du capitalisme (en comparaison avec le féodalisme) au village devrait être le koulak, le capitaliste rural. En réalité, il n'en est rien. Les faits montrent que partout la classe des koulaks défend les anciennes traditions linguistiques, tout particulièrement la classe des koulaks des régions linguistiquement arriérées'». (Jurhylevič, 1934, p. 101-102)

L'iconisation des archaïsmes (quelle que soit leur définition) comme signe de tendances koulaks rétrogrades a été un élément important de la construction discursive stalinienne des ennemis de classe parmi l'establishment de la planification de langue en RSSB. Dans la pratique, en fait, les archaïsmes étaient la plupart du temps définis comme étant les items lexicaux et autres formes biélorussiennes caractéristiques des régions rurales les moins développées et qui n'étaient pas formellement semblables à leurs équivalents russes.

Les planificateurs de langue en Biélorussie étaient désormais priés d'être vigilants et de pourchasser non seulement les formes dialectales archaïques, mais encore les exemples de remplacement des termes révolutionnaires internationaux par des équivalents locaux sémantiquement inférieurs. Dès 1930 Vol'fson avait sévèrement critiqué les planificateurs de langue des années 1920 pour avoir «socialement neutralisé» les termes clés du lexique marxiste-léniniste. Il citait comme exemple le remplacement du

---

[1] Un des bénéficiaires de la répression qui s'est abattue sur les linguistes de renom en Biélorussie en 1930, Jurhilevič (né en 1894) occupa le poste de Secrétaire de l'Institut de linguistique de 1930 à 1935 et participa à la préparation des nouvelles règles d'orthographe promulguées par le Conseil des commissaires du peuple de Biélorussie en 1933. Il fut lui-même victime de la vague suivante de purges en 1936, restant prisonnier au GOULAG jusqu'en 1940. Il reprit sa carrière académique après la guerre.

terme international эксплуатацыя [*ekspluatacyja*] par вызыск [*vyzysk*] au prétexte que les paysans biélorussiens ne peuvent pas comprendre le mot emprunté. Vol'fson rétorque que

> «Les ouvriers agricoles et paysans pauvres biélorussiens, même s'ils ne comprenaient pas ce mot auparavant, sont passés par l'école d'Octobre, et ils ont fort bien assimilé ce mot. Quant à l'ouvrier biélorusse, il ne sera jamais d'accord pour priver de son aiguillon révolutionnaire ce mot qui inspire dans tous les pays la haine de classe envers les oppresseurs, par quelque chose qui est neutre du point de vue de classe». (Vol'fson, 1930, p. 20)

De même, en 1934, Jakaŭ Branštejn, le Secrétaire de l'Union des écrivains soviétiques de la RSSB, critique des écrivains biélorusses pour avoir subverti le véritable sens de classe des termes révolutionnaires, citant l'exemple d'une nouvelle traitant des luttes du prolétariat sur les barricades. En utilisant les mots indigènes убоства (*ubostva*) pour 'prolétariat' et перагародка (*peraharodka*) pour 'barricade', ce texte devient une caricature contre-révolutionnaire de l'héroïsme du prolétariat, même s'il n'y a pas de signe explicite de moquerie. Branštejn écrit :

> «Voilà qui est nouveau dans notre lutte. Nous allons maintenant non seulement faire barrage à la propagande des idées contre-révolutionnaires, mais encore à leur expression linguistique contre-révolutionnaire, en gardant à l'esprit l'unité de la forme et du contenu». (Branštejn, 1934, p. 78)

Ainsi, par le procédé sémiotique de l'iconisation, l'utilisation de formes de langue internationales «révolutionnaires», identiques à celles qui étaient déjà en usage en russe, était présentée dans le nouveau discours stalinien sur la langue comme la marque d'une conscience de classe prolétarienne et de véritables convictions internationalistes.

3.3 LE PURISME ANTI-POLONAIS

Une des conséquences de l'idéologie stalinienne de la langue standard, dans laquelle la convergence avec les modèles linguistiques russes, y compris les types d'emprunts aux langues occidentales, était iconisée comme un signe de l'unité politique et idéologique croissante des peuples de l'Union Soviétique, fut une orientation puriste très marquée envers les polonismes en biélorussien standard. A mesure que s'accroissaient les attaques contre la «Pologne fasciste» dans le discours politique soviétique dans les années 1930, l'existence de «polonismes», réels ou imaginaires, en biélorussien standard en venait à être une question de plus en plus politique, sur le même plan que les activités subversives provenant de l'autre côté de la frontière occidentale de la RSSB. En 1930, dans un projet de résolution du Comité Central du PCB sur les questions de linguistique, l'usage d'em-

prunts polonais, très courant à l'époque dans la presse biélorussienne soviétique et même dans les documents du Parti, fut jugé indésirable, comme «le reflet d'une orientation politique vers l'Occident capitaliste, vers Varsovie la blanche, à l'opposé de Moscou la rouge». En d'autres termes, «la lutte contre les russismes et les internationalismes est dans son essence une lutte contre les soviétismes»[1]. La campagne contre les polonismes refaisait régulièrement surface tout au long des années 1930, à chaque fois que resurgissait la question du prétendu sabotage linguistique des Nationaux Démocrates. Et pourtant, même à la fin des années 1930, des signes montraient que les autorités centrales à Moscou n'étaient pas encore satisfaites des résultats de la campagne de purification. Le 11 mai 1938, la *Pravda* publia un article qui se plaignait que la langue biélorussienne était encore «souillée par toutes sortes de polonismes»[2]. Suite à une décision du Conseil des Commissaires du Peuple en septembre 1938, on créa un groupe spécial de recherches au secteur des langues slaves à l'Institut marriste du langage et de la pensée à Leningrad, pour travailler sur le thème «Les polonismes en ukrainien et en biélorussien et la lutte à leur encontre»[3].

3.3. LA REFORME ORTHOGRAPHIQUE DE 1933 DANS LE DISCOURS STALINIEN SUR LA LANGUE

La nouvelle approche de la planification linguistique en RSSB trouva son reflet le plus marquant dans la réforme de l'orthographe décrétée par le Conseil des Commissaires du Peuple en août 1933. Après la Conférence académique de 1926, on avait créé une Commission orthographique ayant pour but de faire des propositions pour une réforme orthographique fondée sur les recommandations de cette conférence. Le projet de réforme, qui retenait de nombreux aspects du système originel de Taraškevič, fut publié en 1930, mais fut très vite banni, du fait que la plupart de ses auteurs avaient été victimes des répressions en liaison avec la campagne contre les «Nationaux Démocrates». La tâche de réformer le biélorussien standard fut désormais confiée aux quelques scientifiques restants à l'Institut de linguistique de l'Académie des sciences de la RSSB, qui présentèrent effectivement une nouvelle version en 1933. La nouvelle version de la réforme fut elle-même soumise à des modifications, à la suite de discussions organisées par le Commissariat du Peuple à l'instruction et à des réunions de travailleurs pédagogiques. Ces nouveaux changements, qui concernaient un

---

[1] Zaprudski, 1997a, p. 2.

[2] Vakar, 1956, p. 153.

[3] Zaprudski, 1997a, p. 2.

certain nombre de formes grammaticales, allaient beaucoup plus loin que ce qui avait été envisagé dans l'une comme l'autre des propositions originelles. C'est sur cette version révisée que s'appuya le décret du Conseil des Commissaires du Peuple de la RSSB.

Dans son décret sur l'orthographe du biélorussien, le Conseil des Commissaires du Peuple faisait état du fait que les activités de planification linguistique dans les années 1920 avaient été fondamentalement subversives, et appelait à une action décisive pour en rectifier les conséquences :

> «Le National Démocratisme biélorussien, poursuivant ses objectifs bourgeois et contre-révolutionnaires, a mené des activités subversives, destructrices, tant sur le front économique que culturel, y compris dans le domaine de la langue, de la terminologie et de l'orthographe. Le National Démocratisme a tenté par tous les moyens de séparer le biélorussien 'littéraire' de la langue des larges masses ouvrières biélorusses, a créé une barrière artificielle entre le biélorussien et le russe, et a souillé le biélorussien avec des archaïsmes médiévaux et des vulgarismes bourgeois». (*Ab zmenax*, 1933)

En conséquence, les changements étaient adoptés

> «dans le but de débarrasser l'orthographe biélorussienne des influences et distorsions national-démocratiques, de faciliter l'apprentissage du biélorussien par les larges masses travailleuses, de libérer l'école d'un travail improductif dans l'étude de l'orthographe biélorussienne, de développer la culture de la langue biélorussienne et la subordination complète de l'orthographe biélorussienne aux tâches de l'éducation des masses laborieuses dans l'esprit de l'internationalisme prolétarien». (*Ab zmenax*, 1933)

Il n'est pas sans intérêt que des phrases entières des paragraphes introductifs au Décret (par exemple, «faciliter l'apprentissage de la langue par les larges masses travailleuses, libérer l'école d'un travail improductif») aient été empruntées au Décret de 1918 sur la réforme orthographique du russe. Cette évocation de la réforme russe n'était sans doute pas une coïncidence, les tenants de la nouvelle orthographe du biélorussien faisant des comparaisons explicites avec l'entreprise des réformateurs russes de 1918, en présentant leurs adversaires, aussi bien à l'intérieur de la Biélorussie que dans l'émigration, comme les équivalents biélorusses des émigrés russes-blancs tels que Volkonskij.

Si certains aspects de la réforme ne faisaient que reprendre les propositions antérieures avancées par Nekraševič et ses collègues dans les années 1920, une tendance se faisait jour de façon nette : pour une large part, seuls les changements qui rapprochaient du russe le biélorussien écrit furent adoptés. De plus, la réforme introduisait un nouveau principe idéologique dans l'orthographe et la grammaire. Les versions antérieures de la réforme avaient adopté les propositions de Nekraševič visant à une repré-

sentation orthographique conséquente du phénomène de l'*akanne*[1] dans tous les mots, y compris le lexique international; la justification était l'idée populiste que la façon dont s'écrivaient ces emprunts dans la langue source n'était pas pertinente lorsqu'il s'agissait de parvenir à lire et écrire en biélorussien. Or la réforme de 1933 introduisait une importante exception à ce principe : ce qu'on appelait les «mots révolutionnaires internationaux», comme рэволюцыя (*revoljucyja*), совет (*sovet*) et большэвік (*bol'ševik*) devaient être exemptés de la règle générale de l'*akanne* orthographique[2].

On invoquait également le principe du «sens social» pour certains autres changements, non orthographiques, annoncés dans le Décret. Par exemple, le Conseil des Commissaires du Peuple préconisait l'introduction du participe présent actif, précédemment évité par les planificateurs de langue à cause de son absence dans les dialectes contemporains; ces formes devaient être utilisées avant tout dans des contextes où il y avait un «sens social», par exemple : пануючы клас (*panujučy klas*) 'classe dirigeante', en contraste avec la construction relative кляса, якая пануе (*kljasa, jakaja panuje*) 'la classe qui dirige' (*Ab zmenax*, 1933).

En décembre 1933, l'Académie des sciences de Biélorussie et l'Union des écrivains de la RSSB organisèrent une réunion dont le but était de mettre en lumière la portée idéologique de la réforme orthographique et de montrer le large soutien que lui apportaient les écrivains et l'intelligentsia biélorusses progressistes. Le ton de la réunion fut donné par l'écrivain communiste Andrej Aleksandrovič[3], personnage pittoresque mais impitoyable, l'un des fondateurs de l'Union des écrivains de la RSSB et depuis juillet 1933 Secrétaire de l'Institut de linguistique. Dans ses remarques introductives, Aleksandrovič faisait les références obligées à la langue en

---

[1] «*akanne*» : prononciation en [a] d'un [o] étymologique inaccentué, trait typique du biélorusse [*NdT*].

[2] Le fondement idéologique de cette innovation se trouve dans l'un des derniers travaux de Marr, un article inachevé sur l'orthographe des langues slaves de l'URSS, publié de façon posthume dans *Jazyk i myšlenie* en 1935. Dans cet article, Marr parle des mérites du «système graphique du russe, qui fournit, grâce à son idéologie exprimée dans des combinaisons de sons, un large accès au monde réel de la construction du socialisme et à la pratique et à la théorie de Lénine et Staline» (Marr, 1935, p. 8). Comparant la représentation orthographique de l'*akanne* avec son absence dans l'orthographe du russe standard, Marr affirme que «l'écriture russe, par l'absence de précision schématique dans la correspondance entre les lettres et les sons, en vient à correspondre de façon plus adéquate à la réalité» (Marr, 1935, p. 1).

[3] Aleksandrovič, comme bien d'autres qui avaient mené la campagne contre les «Nationaux Démocrates» au début des années 1930, fut lui-même balayé par la grande purge de 1937 et emprisonné jusqu'en 1956.

tant qu'«instrument puissant de la lutte des classes» et soulignait la gravité de la situation linguistique de la RSSB avant la déroute des «Nationaux Démocrates» et l'adoption des nouvelles règles orthographiques :

> «Le sabotage national démocrate s'est manifesté avec une vigueur toute particulière sur le front linguistique. C'est sur ce front que la contre-révolution biélorusse a déployé l'essentiel de ses forces, et les institutions linguistiques ont été en fait les citadelles principales de l'activité contre-révolutionnaire». (Aleksandrovič, 1934, p. 16)

S'appropriant le discours populiste sur la langue standard qui avait été caractéristique de Ljosik et des autres planificateurs de langue des années 1920, Aleksandrovič affirmait que les réformes élargissaient la base dialectale de la langue 'littéraire' et donnaient plus de portée à un matériau provenant de différents dialectes géographiques et sociaux :

> «Grâce à la juste politique de notre Parti, les ouvriers de toutes les régions de notre république ont été amenés à la vie socio-politique et à un grand travail créatif. Ils enrichissent le biélorussien avec de nouveaux trésors lexicaux. Au lieu de la dominance exclusive des formes des régions de Minsk et de Vilna [Vilnius], comme c'était le cas jusqu'à une date récente, les nouvelles formes progressistes des dialectes des ouvriers de tous les coins de la RSSB affluent dans la langue moderne». (Aleksandrovič, 1934, p. 23-24)

De même, l'écrivain Mixas' Zarecki présentait la réforme en termes ouvertement populistes, utilisant la rhétorique anti-intellectuelle de la révolution culturelle stalinienne. La mise en forme de la langue biélorussienne standard ne serait plus le domaine réservé d'intellectuels travaillant dans un environnement académique clos, mais serait entre les mains des masses :

> «Un autre trait doit caractériser notre travail sur la langue : son caractère profondément démocratique, qui n'est possible que dans les conditions de l'Etat soviétique. Au lieu des philosophailleries de cabinet, étroitement dépendantes de l'esprit de caste, il y aura une large inclusion dans ce processus des forces culturelles et sociales du pays, de tous les travailleurs». (Zarecki, 1934, p. 47)

Ces déclarations rappellent de façon frappante les formules employées par les membres radicaux du *Jazykfront* [Front linguistique] Ustinov et Danilov, directeurs du Comité de la réforme de l'orthographe près du Narkompros de Russie au début des années 1930, qui affirmaient qu'ils étaient en train de proposer une approche entièrement nouvelle, révolutionnaire, de la réforme orthographique du russe, supposée inclure dans ce

processus les plus larges couches de la société soviétique par la consultation démocratique et la critique[1].

3.4. LA CAMPAGNE POUR LA «CULTURE DE LA LANGUE» EN BIELORUSSIE

Malgré cette rhétorique populiste, peu de temps après la réforme orthographique fut introduit un élément nouveau, anti-populiste dans le discours sur le biélorussien standard, reflet direct de la nouvelle campagne pour la «culture de la langue russe» menée par Gor'kij. La nouvelle ligne prônée par Gor'kij dans son article de mars 1934 «Sur la langue» dans la *Pravda* fut discutée et appliquée au contexte biélorusse dans une série de publications de l'Académie des sciences biélorusse qui parurent dans le courant de l'année. Mais si la campagne pour la «culture de la langue russe» était essentiellement un mouvement conservateur, qui s'efforçait de restaurer l'autorité de la langue des classiques du XIXème siècle, raffermie et modernisée par la nouvelle terminologie révolutionnaire, la campagne pour la «culture de la langue biélorussienne» était plus ambiguë dans ses motivations. On trouve néanmoins un transfert quasi complet au contexte biélorusse des discours stigmatisant les «régionalismes», les «vulgarismes», les «simplifications outrancières» et la «popularisation étroite» du travail des écrivains russes.

Dans son livre de 1934 *Pis'mennik i mova* [L'écrivain et la langue], Andrej Aleksandrovič insistait sur le fait que les commentaires de Gorki ne s'appliquaient pas seulement au russe et à la littérature russe :

> «La question de la qualité de la langue de l'œuvre littéraire soulevée par A.M. Gorki acquiert une signification politique d'une portée exceptionnelle pour les langues de tous les peuples de l'URSS.
> En Biélorussie soviétique, la lutte pour purifier la langue des influences de classe nocives, des démocratismes nationaux, des archaïsmes des mots nationalistes créés artificiellement, est devenue particulièrement vive en relation avec le décret historique du Conseil des Commissaires du Peuple de la RSSB sur la réforme de l'orthographe biélorussienne». (Aleksandrovič, 1934b, p. 5)

Pourtant, la lutte contre les influences nationales démocrates sur la langue n'était que la première étape :

> «Les questions posées par A.M. Gorki représentent une seconde étape, supérieure, à laquelle nous devons participer activement, c'est maintenant un pas en avant vers une nouvelle qualité dans la lutte pour une culture socialiste». (Aleksandrovič, 1934b, p. 5)

---

[1] Smith, 1998, p. 107.

Il continuait en disant :

> «Pour une langue 'littéraire' unifiée de haute qualité, contre la pourriture verbale des fermiers dépenaillés et provinciaux, contre l'inclusion automatique, acritique des dialectalismes, c'est sous ce signe que tout travail sur le perfectionnement de notre langue devrait se dérouler, sans oublier que la langue pour nous n'est pas une fin en soi, elle n'est qu'un moyen de lutter pour réaliser les tâches qui sont assignées par le programme du Parti, et qui sont avec toute la précision voulue exposées dans les œuvres de Lénine et de Staline». (Aleksandrovič, 1934b, p. 6)

Comme le dit Gorham (2000, p, 153), la campagne contre la voix de la campagne dans la langue littéraire en Russie soviétique «doit être comprise comme une forme de purge symbolique qui a coïncidé avec la politique et la pratique la plus pernicieuse de collectivisation entreprises sous Staline, tout en lui fournissant un important support symbolique». Mais dans le contexte biélorusse, le rejet de la langue de la paysannerie était dangereusement proche du rejet de la langue biélorussienne elle-même. Une fois encore, dans la campagne pour la «culture de la langue» en RSSB, on observe une récursivité fractale à l'œuvre dans le discours sur la langue, créant un nouveau réseau d'opposition à l'intérieur du biélorussien, prenant pour modèle l'idéologie de la langue russe standard.

Comme dans le cadre de la campagne pour la culture de la langue russe, le besoin s'est fait sentir d'un nouveau type de dictionnaire biélorussien, qui codifie une langue 'littéraire' unifiée «moderne» et qui soit dénué de régionalismes et d'expressions familières. Dans la nouvelle conception de la langue standard, l'un des travaux les plus importants de la lexicographie biélorussienne soviétique des années 1920, le dictionnaire russe-biélorussien de Bajkoŭ & Nekraševič (1928), était non seulement devenu inacceptable, puisqu'il avait été composé par des «ennemis du peuple», mais encore parce qu'il comportait un grand nombre de synonymes pour chaque mot russe. Or chaque mot russe ne devait avoir, dans l'idéal, qu'un seul équivalent biélorussien. La profusion de synonymes, empruntés à différentes sources dialectales, était un obstacle à la création d'une monoculture linguistique suivant le modèle du russe soviétisé. Un tel dictionnaire, qui, dans la tradition de Dal', reflétait une conception large de la langue nationale, non restreinte uniquement à l'usage 'littéraire', ne pouvait plus être toléré dans la nouvelle situation des années 1930.

Dans la lignée de son Décret sur la réforme orthographique, en 1933 le Conseil des Commissaires du Peuple de Biélorussie avait appelé à l'accélération du travail en cours pour remplacer de façon convenable le dictionnaire de Bajkoŭ & Nekraševič. Or la variante qui vit le jour en 1934 s'avéra insatisfaisante, en butte à des accusations d'usage excessif de polonismes et de tendance à la «popularisation facile». La direction du dictionnaire fut

alors confiée à Andrej Aleksandrovič, et en 1937 le nouveau dictionnaire fut finalement publié. Ce dictionnaire, qui est devenu célèbre auprès des linguistes biélorusses contemporains pour son haut degré de russification de la partie biélorussienne, fut lui-même très vite retiré de l'usage à la suite de l'arrestation d'Aleksandrovič en 1937. Comme le note Zaprudski[1], le degré d'influence russe dans le dictionnaire d'Aleksandrovič peut ne pas avoir été dicté uniquement par les conceptions marristes sur l'hybridation des langues, mais aussi, à un niveau plus pratique, par le public auquel il s'adressait : le Parti, le Komsomol, les militants des usines et des fermes collectives. En fait, ce dictionnaire pourrait être un reflet fidèle des préférences linguistiques de cette partie très russifiée de la population biélorussienne.

En dépit de l'accent mis de plus en plus sur la nécessité de purger la langue standard de tous les traits qui pouvaient encore faire apparaître sa différence avec le russe, un certain nombre d'écrivains biélorussiens de premier rang, comme Kandrat Krapiva, Jakub Kolas et Mixas' Zarecki attirèrent ouvertement l'attention sur le danger que cette campagne pourrait être exploitée par ceux qui désiraient se débarrasser du biélorussien en tant que tel. Krapiva, par exemple, notait :

> «En combattant dans le domaine de la langue contre le National Démocratisme, qui, à l'heure actuelle, est le danger principal dans les conditions de la Biélorussie soviétique, il ne faut pas affaiblir notre lutte contre le chauvinisme de grande puissance, qui va certainement tenter de prendre sa revanche, à partir de la conclusion que le Décret sur la simplification de l'orthographe du biélorussien lui donnait le droit de se montrer à découvert et d'agir sans contrainte. Il faut combattre toutes les manifestations de vulgarisation, tous les 'théoriciens' qui essaient de montrer que le temps est venu d'abandonner le développement du biélorussien et de passer à une langue internationale. Nous devons leur rappeler fermement que nous n'arriverons à une culture qui soit internationale à la fois dans le contenu et la forme que par le complet développement de cultures nationales par la forme et socialistes par le contenu». (Krapiva, 1934, p. 51)

Les critiques de la réforme de 1933 et la nouvelle orientation de la planification linguistique en RSSB à partir des années 1930 ont la plupart du temps affirmé que le véritable motif de ces réformes était de saper les bases du biélorussien en tant que tel et de faciliter son rapprochement avec le russe. Le fait que la plupart des travaux sur la terminologie scientifique et technique en biélorussien se soient arrêtés au début des années 1930 fait penser que les dirigeants soviétiques avaient effectivement l'intention de ne pas développer l'usage de cette langue hors du cadre de l'enseignement

---

[1] Zaprudski, 1997b, p. 5.

primaire et des formes les plus élémentaires de la vie culturelle. Mais, au moins formellement, la politique de biélorussianisation commençait à porter ses fruits : à la fin des années 1930, le nombre de livres publiés en biélorussien (si l'on tient compte des travaux en géologie, physique et autres sujets en dehors des sciences humaines) en RSSB était sept fois supérieur au nombre de publications en 1928, il y avait 149 journaux en biélorussien et seulement 48 en russe, et un nombre insignifiant en yiddish et en polonais.

Plus encore, même dans les années 1930, les arguments de proximité linguistique avancés par le régime tsariste pour justifier la domination linguistique, politique et culturelle des territoires biélorusses ne furent pas repris dans les déclaration soviétiques officielles. Les commentateurs soviétiques de la question biélorussienne (et ukrainienne) à cette époque faisaient scrupuleusement attention à souligner l'autonomie de ces langues par rapport au russe. Si la nécessité d'une union politique et culturelle étroite avec le prolétariat russe était mise en avant, cette union ne reposait pas essentiellement sur des origines ethnolinguistiques communes, mais plutôt sur la conscience prolétarienne partagée par les peuples de l'Union Soviétique; de ce point de vue, la base des relations fraternelles entre le prolétariat biélorusse et le prolétariat russe n'avait rien de différent des liens qui unissaient le prolétariat biélorusse aux prolétariats azéri, géorgien ou ouzbek. Le fait que les marristes déniaient l'existence d'une ancienne langue slave orientale commune (le «vieux-russe»), et encore plus celle d'un slave commun, procurait encore aux planificateurs de la langue biélorussienne certaines munitions idéologiques dans leur combat contre la russification linguistique dans les années 1930[1]. Ce n'est qu'après la seconde guerre mondiale, avec la réhabilitation graduelle de certains aspects du nationalisme russe d'Etat, et surtout après 1950, avec la dénonciation du marrisme et la restauration du paradigme génétique en linguistique, que les origines ethnolinguistiques communes des Biélorussiens et des Russes revinrent au premier plan dans le discours officiel sur les relations linguistiques, culturelles et politiques entre les Biélorussiens et les Russes.

---

[1] Voir, par exemple, l'introduction de la grammaire biélorusse de Lomtev (Lamcjoŭ, 1935), qui suivait la ligne marriste au sujet de la «fiction» d'une langue slave orientale unique («vieux-russe») comme source du russe, de l'ukrainien et du biélorusse modernes.

CONCLUSION

Malgré de considérables différences dans les convictions politiques et les systèmes de loyauté des «Nationaux Démocrates» biélorusses et de leurs adversaires staliniens, on peut déceler de nombreux traits idéologiques communs dans leur discours sur la langue. L'un des traits les plus fondamentaux est sans doute l'idée qu'une langue distincte est l'attribut essentiel de la nation et l'expression fondamentale de sa culture. Ainsi, bien que les discours sur la langue dans les années 1930 donnassent la prééminence à une conception de la langue comme essentiellement phénomène de classe, appartenant à la superstructure, les porte-parole de la nouvelle politique linguistique stalinienne en RSSB n'ont à aucun moment remis ouvertement en question l'idée de base que chacune des nations socialistes de l'Union Soviétique devait avoir sa propre langue nationale, ou que la langue était l'expression primordiale de sa distinctivité nationale. Les formes idéalisées des langues nationales d'Union Soviétique étaient supposées avoir de nombreux traits communs grâce à leur base sociale et idéologique unifiée, mais elles étaient toujours, du moins à cette étape historique, des langues distinctes.

Un autre parallélisme frappant entre les discours des planificateurs de langue «nationaux démocrates» en RSSB dans les années 1920 et ceux de leurs successeurs staliniens dans les années 1930 est l'usage fréquent d'arguments ressortant de ce que j'ai appelé le «populisme linguistique». Les deux parties affirmaient que les variétés standard qu'elles s'efforçaient de créer étaient fondamentalement «démocrates», anti-élitistes, reflétant la langue populaire des masses laborieuses biélorusses. Dans la pratique, cependant, au moins dans leurs formes extrêmes, ces visions concurrentes du biélorussien standard effaçaient des portions entières du champ sociolinguistique de leurs représentations de «la langue». Les «Nationaux Démocrates» avaient tendance à minimiser l'apport à la langue standard naissante de la classe ouvrière urbaine russifiée ou en cours de l'être et de l'appareil du Parti, sans parler des dialectes ruraux de la partie orientale de la RSSB, relativement plus russifiées. Les staliniens, au contraire, minimisaient l'apport des variétés rurales plus traditionnelles, associées à ce qu'ils considéraient comme des régions et des communautés moins «progressistes», et rabaissaient l'importance des dialectes biélorussiens du sud-ouest, qui se trouvaient à l'époque de l'autre côté de la frontière occidentale de la RSSB, en territoire polonais. L'intérêt des staliniens pour les dialectes de l'intérieur de la RSSB, et en particulier dans ses régions orientales, était bien sûr conforme au programme stalinien de «construction du socialisme dans un seul pays»; la création d'un biélorussien standard unifié qui serait également acceptable pour les locuteurs de la partie occidentale et de la partie orientale du territoire biélorussophone, en vue de leur éventuelle

réunification politique, n'était plus une priorité[1]. De plus, l'élision discursive des pratiques linguistiques des communautés rurales traditionnelles chez les staliniens biélorusses était conforme à leur programme idéologique de «liquidation de la différence entre la ville et la campagne», processus dans lequel c'est le prolétariat urbain qui devait jouer le rôle de dirigeant. L'abandon de la «voix rurale» dans la construction du biélorussien standard en RSSB dans les années 1930 était ainsi une suite logique de la politique de collectivisation forcée et de la destruction massive des pratiques culturelles rurales.

La langue, pour les dirigeants bolcheviks, était un élément clé de la construction d'un nouvel ordre social. Comme les révolutionnaires français, ils ont peut-être surestimé leur capacité à modifier la conscience par l'imposition d'une nouvelle langue révolutionnaire, mais cette croyance a été un trait constant du discours soviétique sur la langue et elle a eu une influence profonde sur la planification linguistique aussi bien en Russie soviétique que dans les autres républiques nationales. Ainsi en RSSB, le discours des «Nationaux Démocrates» des années 1920, comme celui des planificateurs de langue staliniens des années 1930, repose sur la conviction que la langue forme la conscience, et qu'en manipulant les formes de la langue on peut provoquer des changements dans la réalité sociale. Pour les nationalistes, purger le biélorussien de ses éléments étrangers (avant tout, russes et polonais) était supposé rehausser l'image que les Biélorussiens se faisaient d'eux-mêmes et les rendre moins dépendants, politiquement et culturellement, des Russes et des Polonais. Pour les staliniens, promouvoir le rapprochement linguistique avec le russe éliminerait «l'esprit national étroit», facilitant par là même l'intégration des Biélorussiens dans un Etat soviétique centralisé, culturellement et politiquement monolithique.

Il a souvent été affirmé par les critiques de la politique linguistique soviétique dans la RSS de Biélorussie et les autres républiques que l'idéologie marxiste-léniniste fut essentiellement un rideau de fumée masquant un programme de russification. Pourtant, alors que de très nombreux indices tendent à prouver que le régime soviétique a entrepris une politique de russification agressive dans les trente dernières années de son existence, comme le note I. Kreindler (1982), dans les années 1930, malgré de sévères échecs pour les langues non russes, le cadre général de la politique linguistique léniniste restait intact. L'enjeu principal de la politique de Moscou à l'époque, orientée vers le but énoncé par Staline de «construire le socialisme dans un seul pays», était de rétablir à l'intérieur de l'Union Soviétique une claire hiérarchie linguistique avec le russe comme langue d'Etat

[1] Bien sûr, après l'annexion des territoires biélorusses occidentaux à l'issue de la seconde guerre mondiale, cette assertion sera réévaluée.

dominante et unifiante. D'un autre côté, une très large proportion de russophones parmi l'élite sociale de toutes les républiques de l'Union (hauts fonctionnaires du Parti et du gouvernement, directeurs d'entreprises, techniciens et travailleurs du secteur tertiaire) voyait dans le nouveau prestige du russe comme langue jouissant de la plus haute autorité dans l'Etat une possibilité de revendiquer le monolinguisme russe comme norme. Les comportements de cette partie de la population eurent sans aucun doute un impact important sur la façon dont la «soviétisation» fut menée dans le domaine des langues dans les années 1930.

Plus tard, cependant, ce ne fut pas le débat académique ouvert ou la discussion publique mais la force brute, l'intimidation et l'arbitraire administratif qui furent à l'ordre du jour dans la lutte pour la langue dans la Biélorussie soviétique des années 1930. Le naufrage de la politique de biélorussianisation est moins le fait de ses contradictions internes que la conséquence de la collectivisation et des arrestations massives, des emprisonnements, voire de l'exécution des intellectuels et des hommes politiques qui avaient participé à sa formulation et à sa mise en œuvre.

(traduit de l'anglais par Patrick Sériot)

© Curt Woolhiser

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— *Ab zmenax* (1933) : «Ab zmenax i spraščenni belaruskaha pravapisu», *Zvjazda*, 28 juin. [Sur les modifications et la simplification de l'orthographe biélorussienne]

— ADAMOVICH, Anthony (1958) : *Opposition to Sovietization in Belorussian Literature (1917-1957)*, New York : Scarecrow Press.

— ALEKSANDROVIČ, A. (éd.) (1934a) : *Pis'menniki BSSR ab reforme pravapisa belaruskaj movy*, Minsk : Vydavectva BAN. [Les écrivains de la RSSB sur la réforme de l'orthographe biélorussienne]

— — (1934b) : *Pis'mennik i mova.* Minsk : Vydavectva BAN. [L'écrivain et la langue]

— BOURDIEU, Pierre (1982) : «La production et la reproduction de la langue légitime», in P. Bourdieu, *Ce que parler veut dire: l'économie des échanges linguistiques*, Paris : Librairie Arthème Fayard, p. 23-58.

— BRANŠTEJN, Ja. (1934) : «Uzmocnim svaju pil'nasc'», in Aleksandrovič (éd.) (1934a), p. 77-80. [Renforçons notre vigilance]

— ECKERT, Penelope (1983) : «The Paradox of National Language Movements», *Journal of Multilingual and Multicultural Development* 4 (4), p. 289-300.
— GORHAM, Michael S. (2000) : «Mastering the Perverse : State Building and Language 'Purification' in Early Soviet Russia», *Slavic Review* 58 (1), p. 133-153.
— HARBINSKI, Jury (1998) : *Belaruskaja dumka XX stahoddzja. Filasofija, relihija, kul'tura (Antolohija)*, Varsovie : Instytut Slawistyki PAN. [La pensée biélorussienne au XXème siècle. Philosophie, religion, culture (Anthologie)]
— IRVINE, Judith & GAL, Susan (2000) : «Language Ideology and Linguistic Differentiation», in Paul Kroskrity (ed.), *Regimes of Language: Ideologies, Polities, and Identities*, Santa Fe, New Mexico : School of American Research Press, p. 35-83.
— JURHILEVIČ, P. (1934) : «Moŭnyja teoryi i praktyka kontrrevoljucyjnyx lideraŭ 'Uzvyšša'», in Aleksandrovič (éd.), 1934b, p. 94-106. [Théories et pratiques linguistiques des leaders contre-révolutionnaires de l''Excelsior']
— KNORYN, Vilhel'm (1928) : «Ab rašajučyx 'drobjazax' u vjalikim pytanni (da pytannja ab palitycy belarusizacyi)», *As'veta* 3, p. 3-12. [A propos de 'bagatelles' décisives dans une grande question (la question de la politique de biélorussianisation)]
— KRAPIVA, Kandrat (1934) : «Zmahanne dvux sistem», in Aleksandrovič (ed.) (1934a), p. 48-52. [Le choc de deux systèmes]
— KREINDLER, Isabelle (1982). «The changing status of Russian in the Soviet Union», *International Journal of the Sociology of Language* 33 (1982), p. 7-39.
— LAMCJOU [Lomtev], T. P. (1935) : *Belaruskaja hramatyka*, Minsk : Vydavectva Belaruskaj Akademii Navuk. [Grammaire biélorussienne]
— LASTOUSKI, Vaclaŭ (1924). *Rasijska-kryŭski (belaruski) sloŭnik*. Kaunas : A. Bako spaustuve. [Dictionnaire russe-kryvien (biélorussien)]
— LJOSIK, Jazep (1926) : *Hramatyka belaruskae movy. Fonetyka*. Minsk : BDV. [Grammaire du biélorussien. Phonétique]
—— (1917/1994) : «Hramatyka i rodnaja mova», *Vol'naja Belarus'* 17, 30 August, repris dans Jazep Ljosik, *Tvory*. Minsk : Mastackaja litaratura, 1994, p. 188-194. [Grammaire et langue maternelle]
— LUBACHKO, Ivan (1972) : *Belorussia under Soviet Rule 1917-1957*. Lexington, Kentucky : The University Press of Kentucky.
— MARR, Nikolaj (1935) : «Problema pis'ma trex slavjanskix jazykov SSSR», *Jazyk i myšlenie* III-IV (Moscow-Leningrad: AN SSSR), p. 7-11. [Le problème de l'écriture des trois langues slaves de l'URSS]

— MILROY, James (2001) : «Language ideologies and the consequences of standardization», *Journal of Sociolinguistics* 5 (4), p. 530-555.
— *NARB* F. 4 p. (1923). Compte-rendu sténographié sur les débats de la 12ème Conférence pan-biélorussienne du Parti sur la langue biélorussiene et son rôle dans la société. Archives nationales de la République de Belarus. Repris dans Platonaŭ & Korčuk, p. 47-58.
— NEKRAŠEVIČ S. & IHNATOUSKI U. (éds.) (1927) : *Pracy akademičnae kanferencyi pa reforme belaruskaha pravapisu i azbuki.* Minsk : Instytut belaruskaj kul'tury. [Travaux de la conférence académique sur la réforme de l'orthographe et de l'alphabet biélorussiens]
— *O vzaimosvjazi* (1918) : «O vzaimosvjazi nacional'no-gosudarstvennogo stroitel'stva s kul'turnym (compte-rendu de la conférence de décembre 1918 des représentants des sections biélorussiennes du PCR(b))», in Harbinski (ed.), p. 251-256. [Sur les liens réciproques entre l'édification étatico-nationale et l'édification culturelle]
— PLATONAŬ, R. P. and U. K. KORČUK (eds) (2001). *Belarusizacija 20-yja hady. Dakumenty i materyjaly*, Minsk : Belaruski dzjaržaŭny universitet. [La biélorussianisation : documents et matériaux]
— SHEVELOV, George (1989) : *The Ukrainian Language in the First Half of the Twentieth Century (1900-1941)*, Cambridge, MA : Harvard Ukrainian Research Institute/Harvard University Press.
— SMITH, Michael G. (1998). *Language and Power in the Creation of the USSR, 1917-1953*, Berlin : Mouton de Gruyter.
— STALIN, I. V. (1921/1952) : «Doklad ob očerednyx zadačax Partii v nacional'nom voprose (prononcé au 10ème Congrès du PCR(b)), in *Sočinenija*. Vol. 5, p. 33-49, Moscou : Gosudarstvennoe izdatel'stvo političeskoj literatury. [Rapport sur les tâches du Parti dans la question nationale]
— VAN DIJK, Teun A. (1997) : «Discourse as Interaction in Society», in Teun A. van Dijk (éd.) *Discourse as Social Interaction (Discouse Studies : A Multidisciplinary Introduction, Vol. 2)*, London: SAGE Publications, p. 1-37.
— *Tezisy* (1921) : *Tezisy 'Belaruskae nacyjanal'nae pytanne i Kamunistyčnaja partyja'*, repris dans Platonaŭ & Korčuk (eds.), p. 40-45. [Thèses sur 'La question nationale biélorusse et le Parti communiste]
— VAKAR, Nicholas (1956) : *Belorussia: The Making of a Nation*, Cambridge, MA : Harvard University Press.
— VOL'FSON, S. (1930) : «Jazyk i klassovaja bor'ba», *VARNITSO*, 5, p. 10-20. [La langue et la lutte des classes]
— WEXLER, Paul (1974) : *Purism and Language : A Study in Modern Ukrainian and Belorussian Nationalism (1840-1967)*, Bloomington, Indiana : Indiana University Press.

— WOOLARD, Kathryn (1988) : «Language convergence and language death as social processes», in Dorian, N. C. (ed.) *Investigating Obsolescence : Studies in Language Contraction and Death*, Cambridge : Cambridge University Press, p. 355-367.
— WOOLARD, Kathryn & SCHIEFFELIN, Bambi (1994) : «Language Ideology», *Annual Review of Anthropology*, 23, p. 55-82.
— XAREVIČ, M. (1927) : «Belaruskaja mova jak sacyjalna-kul'turny razdražal'nik», *Polymia* 1, p. 141-54. [La langue biélorussienne comme stimulant socio-culturel]
— ZAPRUDSKI, Sjarhej (1997a) : «Palanizmy ŭ belaruskim litaraturnym uzuse 20-30-yx hadoŭ XX stahoddzja», Article non publié, présenté à la IVème conférence internationale : Belaruska-ruska-pol'skaja supastaŭljal'nae movaznaŭstva, Vicebsk, 22-24 avril 1997. [Les polonismes dans l'usage biélorussien 'littéraire' des années 1920-1930]
—— (1997b) : «Da peradhistoryi 'Ruska-belaruskaha sloŭnika pad redakcyjaj A. Aleksandroviča», Article non publié, présenté à la conférence 'Sučasnyja prablemy leksikahrafii.' Hrodna, 27-28 May, 1997. [Sur la préhistoire du 'Dictionnaire russe-biélorussien' édité par A. Aleksandrovič]
— ZARECKI, Mixas' (1934) : «Mova — zbroja klasavaj barac'by», in Aleksandrovič (éd.) (1934a), p. 45-48. [La langue, une arme de la lutte des classes]